

JOURNAL DES DEMOISELLES

INSTRUCTION

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

De quoi causerions-nous bien aujourd'hui, mesdemoiselles ? De ceci, de cela, ou bien d'autre chose ? — Eh bien ! puisque nous sommes embarrassés, faisons comme les gens embarrassés, et parlons de la pluie et du beau temps. — Il fait bien beau aujourd'hui, mademoiselle. — Oui, monsieur, un temps magnifique. — Pas trop chaud. — Non. — Pas trop froid. — Non plus. — Un vrai temps de demoiselle :

Car i' n' fait en ce moment
Ni pluie, ni soleil, ni vent.

comme dit la chanson.

Cependant, bien que la pluie et le beau temps soit le sujet favori entre gens qui n'ont rien à se dire, et serve souvent à cacher la nullité de l'un ou l'embarras de l'autre, ce sujet n'est pas si banal qu'il en a l'air ; et je prétends même vous prouver, pour peu que vous me prêtiez quelques minutes d'attention, qu'il ne manque pas d'intérêt.

Mais, d'abord, qu'est-ce que le *beau temps* et le *mauvais temps* ? — On est assez généralement d'accord pour caractériser le beau temps par un ciel pur, d'un beau bleu, au milieu duquel le soleil brille de tout son éclat ; mais il est plus difficile de s'entendre sur ce que l'on peut appeler le mauvais temps. Pour les uns, — pour les citadins, par exemple, — la pluie qui transforme les rues en lacs de boue et qui gâte les toilettes, la neige qui gèle les pieds et corrode la chaussure, sont de mauvais temps ; mais pour le paysan, pour l'agriculteur, la pluie est souvent une manne céleste, la neige une conservatrice précieuse. Donc il n'est pas juste de dire que c'est un mauvais temps ; tout au plus ceux que la pluie gêne ou contrarie peuvent-ils dire que c'est un temps dé-

sagréable, triste, même affreux. D'un autre côté, ce que vous appelez le beau temps, c'est-à-dire un ciel d'azur et un soleil splendide, peut devenir, lorsqu'il se prolonge trop, un fort mauvais temps pour beaucoup de gens, en déterminant une grande sécheresse qui entraîne souvent avec elle la disette et d'autres calamités. Le beau temps et le vilain temps sont également nécessaires à l'existence et au bien-être de tout ce qui respire à la surface de la terre, et nous devons en conclure avec notre bon La Fontaine, que « Dieu fait bien ce qu'il fait. »

Mais quelles sont les causes déterminantes de la pluie et du beau temps ? Peut-être avez-vous entendu dire que c'était monsieur un tel ou madame *** , qui faisait la pluie et le beau temps ; mais n'en croyez rien ; le beau temps et la pluie sont dus à des phénomènes atmosphériques très-curieux, dont l'ensemble constitue une science nouvelle connue sous le nom de *météorologie*, et dont les agents principaux sont l'air, l'eau et le soleil. Ce sont ces phénomènes que nous allons examiner, c'est-à-dire que nous allons faire de la météorologie sans nous en douter, comme M. Jourdain faisait de la prose.

On donne, vous le savez, le nom d'*atmosphère* à la masse d'air qui enveloppe le globe, comme la pulpe d'un fruit enveloppe son noyau. C'est cette atmosphère qui est le théâtre des phénomènes qui constituent ce que l'on est convenu d'appeler le beau ou le mauvais temps.

Bien que l'air soit invisible à nos yeux, qu'il n'ait ni odeur ni couleur, et que par conséquent il ne tombe pas immédiatement sous nos sens, comme les corps solides ou les liquides, il se manifeste à nous par tant de phénomènes qu'il ne serait pas nécessaire de chercher d'autres preuves

de son existence. En effet, nous sentons parfaitement un courant d'air, nous voyons flotter les nuages emportés par le vent, et là où il n'y a pas de nuages apparaît le bleu du ciel, qui est une preuve de la profondeur de l'air, comme la couleur de l'Océan est une preuve de la profondeur de l'eau. On fait d'ailleurs dans les cours de physique une foule d'expériences qui prouvent la pesanteur de l'air; mais nous nous contenterons d'en rapporter une seule, comme étant la plus concluante et la plus féconde en résultats importants :

Il n'y a pas deux siècles, on ignorait encore la pesanteur de l'air, lorsqu'une circonstance fortuite vint attirer l'attention des philosophes. Des fontainiers chargés de l'embellissement des jardins de Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, voulurent élever l'eau à soixante pieds; mais, quelques soins qu'ils prissent pour donner à leurs pistons toute la justesse imaginable, ils ne purent jamais parvenir à faire monter l'eau dans leur pompe à plus de trente-deux pieds (dix mètres trente centimètres) au-dessus du niveau de l'eau du puits dans lequel elle était placée. On expliquait alors l'ascension de l'eau dans un tuyau de pompe en disant que la nature a horreur du vide, et que l'eau ne montait que pour remplacer l'air enlevé par le jeu du piston. Mais pourquoi la nature n'avait-elle horreur du vide que jusqu'à trente-deux pieds? — Le grand-duc de Toscane, qui était un homme intelligent, ne fut pas satisfait de cette raison, et il demanda la solution du problème aux savants académiciens de son temps; pas un d'eux ne put la trouver. En ce temps-là, un jeune homme du nom de Torricelli étudiait la physique à Rome. Ayant eu connaissance de l'aventure des fontainiers de Florence, et méditant sur la cause de l'ascension de l'eau, il eut un éclair de génie : si l'eau s'élève dans le corps de pompe à mesure que le piston monte, — se dit-il, — c'est que l'atmosphère pèse à la surface de l'eau dans le puits, et que son poids n'équivaut qu'à celui de trente-deux pieds d'eau. Il se dit aussi que si l'eau s'élevait à trente-deux pieds dans le corps de pompe, par suite de la pression de l'atmosphère, un liquide plus lourd s'élèverait moins, et d'autant moins qu'il serait plus lourd; et il choisit pour faire son expérience le mercure, qui pèse treize fois et demie plus que l'eau. Le raisonnement était juste, et tout naturellement, si c'était la pression de l'atmosphère qui faisait équilibre à une colonne d'eau de trente-deux pieds, celle de mercure devait être treize fois et demie plus courte.

Il prit donc un tube de verre de trois pieds un mètre) de long, hermétiquement fermé à l'un des bouts, le remplit de mercure, plaça le doigt sur l'extrémité ouverte du tube qu'il retourna en plongeant cette même extrémité dans un vase rempli de mercure. Il vit alors le métal liquide descendre dans le tube en laissant un vide à la

partie supérieure et s'arrêter, après quelques oscillations, juste à la hauteur qu'il avait prévue, c'est-à-dire à vingt-huit pouces ou soixante-seize centimètres. En effet, en comparant les deux liquides, on voit que leur hauteur est en raison inverse de leur poids.

L'air est donc élastique et pesant, et en raison de son poids il repose sur la terre qu'il comprime de tous côtés. Si par la pensée l'on conçoit l'atmosphère partagée en tranches horizontales, les couches supérieures presseront par leur poids les couches inférieures et les comprimeront, et cette pression décroissant évidemment avec le nombre des tranches, l'air sera d'autant plus léger et rare qu'on s'élèvera davantage dans l'atmosphère. C'est en effet ce qui a lieu, comme le démontre l'expérience, et ceci fut d'abord mis en lumière par l'illustre Pascal, qui transporta le tube à mercure de Torricelli au sommet du Puy-de-Dôme. Après avoir marqué le niveau du mercure dans le tube, au bas de la montagne, il reconnut que le liquide baissait à mesure que lui-même s'élevait, et arrivé au sommet, à 1,460 mètres de hauteur, il put constater un abaissement de trois pouces ou huit centimètres dans le tube, et une élévation correspondante dans le mercure de la cuvette; ce qui prouvait évidemment que la pression extérieure sur celui-ci diminuait. Telle est l'origine de l'instrument connu sous le nom de *baromètre*, qui sert à mesurer la pression atmosphérique, et par suite la hauteur des lieux. Vous savez qu'on s'en sert aussi pour prévoir les prochains changements de temps. Nous reviendrons sur ce sujet; il nous suffira de dire pour le moment que, par les vents chauds et humides de l'ouest et du sud qui, dans nos climats, amènent la pluie, l'atmosphère chargée de vapeurs est plus légère, le mercure baisse dans le tube; tandis que par les vents froids et secs du nord et de l'est, qui amènent les temps clairs et secs, l'atmosphère devient plus lourde et le mercure monte. Ce sont là d'ailleurs des indications approximatives et dont l'exactitude est parfois en défaut.

Au niveau de la mer, qui est la partie la plus basse de la surface du globe, le mercure du baromètre est habituellement élevé de 76 centimètres. Or, une colonne de mercure de 76 centimètres de hauteur sur 1 centimètre carré de base, pesant 1 kilogramme 33 grammes, la pression de l'atmosphère sera donc de 1 kilogramme 33 grammes par chaque centimètre carré, et par conséquent de 10,330 kilogrammes par mètre carré! Quelque mignonne que puisse être votre personne, charmante lectrice, vous voyez que vous supportez plusieurs milliers de kilogrammes sur vos épaules. Vous ne vous croyiez pas si forte, j'en suis sûr; mais ne vous effrayez pas toutefois, vous pouvez supporter ce poids écrasant sans le moindre effort; car le joli petit édifice qui constitue votre personne est si admirablement con-

struit, qu'il pourrait même supporter un poids beaucoup plus considérable sans danger. Si nous ne sentons pas le poids absolu de l'air, c'est que nous sommes pénétrés par ce fluide élastique jusque dans les parties les plus intimes de notre corps; l'intérieur de nos os, toutes les trames de nos tissus, tous nos organes contiennent de l'air; en un mot, nous sommes plongés dans l'air comme une éponge dans l'eau; de telle sorte que le fluide intérieur fait équilibre au fluide extérieur, et qu'il n'y a réellement de pression que lorsqu'on fait le vide sur un point. Si, par exemple, on pouvait expulser du corps d'un animal tout l'air qu'il contient, cet animal serait instantanément écrasé, aplati par l'effet de l'air extérieur. C'est ce que démontre l'expérience connue sous le nom de *crève-ressie*. L'instrument consiste en un manchon de verre ou bocal sans fond, dont la partie supérieure est fermée hermétiquement avec une feuille de parchemin bien tendue. On applique l'ouverture inférieure sur le récipient de la machine pneumatique, qui, comme vous le savez, sert à faire le vide, au moyen de deux corps de pompe aspirante. Aussitôt qu'on commence à faire le vide, on voit le parchemin se déprimer sous la pression atmosphérique, puis enfin crever avec une vive détonation causée par la rentrée subite de l'air.

On admet généralement que tous les corps de la nature, solides, liquides ou gazeux, sont composés de particules infiniment petites que l'on nomme molécules, et que ces molécules sont mobiles, c'est-à-dire peuvent s'éloigner ou se rapprocher les unes des autres. Il est en outre reconnu que tous les corps changent de volume sous l'influence de la chaleur; ils s'agrandissent lorsqu'ils sont échauffés et se contractent quand ils sont refroidis, et plus ils s'échauffent ou se refroidissent, plus ils augmentent ou diminuent de volume, c'est-à-dire plus leurs molécules s'écartent ou se rapprochent.

L'air, comme tous les autres corps et même plus qu'eux, se dilate par la chaleur, et en se dilatant il devient plus léger. C'est ce que prouvent les ballons appelés *Mongolfières*, qui ne sont remplis que d'air échauffé au moyen d'une flamme, et qui montent à travers l'air plus froid, comme l'huile monte à travers l'eau pour surnager à sa surface. Cette loi est très-importante, car c'est grâce à elle que l'air est aussi mobile que l'eau; et elle est la cause des vents qui distribuent sur tous les points du globe la chaleur et l'humidité indispensables à tous les êtres vivants.

La chaleur est donc la cause des courants de l'atmosphère. En effet, lorsque le soleil darde ses rayons à plomb sur les régions tropicales, l'air échauffé y devient tellement léger qu'il forme un courant ascensionnel à travers les couches supérieures plus froides. En remontant ainsi, l'air chaud forme un vide vers lequel se précipite avec

plus ou moins de rapidité l'air froid qui vient des régions polaires, et qui s'y réchauffe à son tour. Il se produit ainsi des courants constants qui, par suite d'une foule de circonstances dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici, donnent naissance aux divers vents qui soufflent tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. Une expérience bien simple vous fera comprendre ce phénomène : si vous prenez une bougie allumée et que vous la promenez le long de la fente d'une porte servant de communication entre deux chambres contiguës, l'une chauffée et l'autre froide, vous remarquerez ceci : lorsque vous placerez la bougie au bas de la fente, la flamme s'inclinera du côté de la pièce chauffée; lorsqu'au contraire vous la reporterez vers le haut, la flamme s'inclinera vers la chambre froide; et si enfin vous présentez la flamme vers le milieu de la fente, elle ne s'inclinera ni dans un sens ni dans l'autre et restera immobile. Vous comprenez ce qui se passe : l'air de la pièce chauffée, devenu plus léger, s'élève et passe par le haut de la fente pour aller occuper les parties supérieures de la chambre froide, tandis que l'air froid de celle-ci, plus lourd, passe par le bas de la fente pour remplacer l'air chaud disparu de la première chambre. Au milieu de ces deux courants, l'air est calme et la flamme reste droite. Or, de même que l'inégale température des deux chambres donne naissance à un courant inférieur d'air froid et à un courant supérieur d'air chaud, l'inégal échauffement des diverses parties du globe terrestre détermine une affluence d'air froid vers les contrées chaudes, et d'air chaud vers les pays froids. Seulement ici la rotation de la terre et sa course échevelée dans l'espace, où elle entraîne avec elle son atmosphère, la proportion plus ou moins grande des terres et des eaux, l'étendue des plaines et des montagnes influent sur la direction et l'intensité des vents.

La chaleur a donc une grande influence sur les phénomènes atmosphériques; l'on peut même dire qu'elle en est la cause première. C'est uniquement au soleil que l'atmosphère emprunte sa chaleur. Vous savez en effet que l'été, lorsque le soleil reste longtemps au-dessus de l'horizon et darde ses rayons presque perpendiculaires sur nos têtes, la température de l'air est extrêmement élevée, et que, aussitôt le soleil couché, elle s'abaisse graduellement et sensiblement. Il semblerait donc, au premier abord, que plus on s'élève plus on doit trouver la température chaude, puisque l'on se rapproche du soleil; cependant il n'en est rien, et au contraire plus on s'élève, plus la chaleur de l'air diminue. Les neiges éternelles qui couvrent les sommets des hautes montagnes, même à l'équateur, sont une preuve irrefragable du froid que l'on rencontre dans ces hautes régions, et tous ceux qui ont fait des ascensions en ballon en ont également acquis la preuve. Dans le célèbre voyage aérien accompli

au mois de juillet 1804 par Gay-Lussac, et pendant lequel cet intrépide savant s'éleva à plus de 7,000 mètres, hauteur que l'on n'avait jamais atteinte avant lui, son thermomètre, qui marquait au départ 31 degrés, descendit à 10 degrés au-dessous de zéro, ce qui fait une différence de 41 degrés. Le savant expérimentateur eut beaucoup à souffrir de ce froid et surtout de la raréfaction de l'air devenu insuffisant à la respiration; des lapins qu'il avait emportés ne purent y résister et moururent gelés. Un physicien anglais, M. Glaisher, qui en 1851 s'éleva à près de 8,000 mètres, éprouva des douleurs violentes dans la tête, rendit le sang par le nez et finit par tomber sans connaissance au fond de sa nacelle. Et peut-être vous rappelez-vous encore le triste événement qui, l'an passé, coûta la vie à deux jeunes hommes entraînés par leur ardeur pour les expériences scientifiques? Ces nombreuses observations ont démontré que la décroissance de température, à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, est de un degré par 180 mètres environ; de sorte que, — comme l'a si bien observé le savant Humboldt dans son exploration de la chaîne des Andes, — lorsqu'on fait l'ascension d'une haute montagne, on y rencontre tous les climats rassemblés, ou pour ainsi dire échelonnés les uns au-dessus des autres. C'est ainsi que dans les plaines qui s'étendent au pied des Andes péruviennes, une chaleur torride fait mûrir le café, le cacao, les palmiers et autres productions des régions tropicales. A 7 ou 800 mètres plus haut, on jouit du climat de l'Italie; à 2,000 mètres on retrouve le midi de la France, à 2,500 mètres la température de Paris, à 4,000 mètres la Norvège; puis au delà commencent les neiges perpétuelles.

Les variations de la température se constatent et se comparent entre elles au moyen d'un instrument que vous connaissez bien, le *thermomètre*.

Nous voici arrivés au point le plus important de notre sujet, à l'eau, qui joue un si grand rôle dans la grave question de la pluie et du beau temps.

Si je vous demandais qu'est-ce que l'eau, mesdemoiselles, vous trouveriez peut-être la question au moins singulière; car tout le monde connaît l'eau. Sans doute chacun sait que l'eau, lorsqu'elle est pure, est une substance liquide, transparente, insipide, incolore, très-répendue dans la nature; que son utilité est immense; que c'est elle qui fertilise et féconde les campagnes, et qui fournit à l'air l'humidité indispensable à la vie; que c'est la boisson la plus saine et la plus habituelle, et qu'elle entre dans la composition de presque tous les corps. Mais comme il n'est pas impossible que là se bornent les connaissances de quelques-unes d'entre vous sur ce sujet, vous me permettrez de les compléter un peu.

Tous les corps de la nature changent d'état

sous l'influence de la chaleur, et, suivant le degré de celle-ci, passent de l'état solide à l'état liquide, de ce dernier à l'état de vapeur ou de fluide élastique et réciproquement. Mais les corps offrent sous ce rapport de grandes différences. Ainsi, tandis que les uns passent à l'état liquide à des températures très-basses, comme le mercure, la glace, le phosphore, d'autres n'entrent en fusion qu'aux plus hautes températures que nous soyons capables de produire: la plupart des métaux sont dans ce cas.

Chacune de vous, mesdemoiselles, connaît l'eau sous ses trois formes: solide, liquide et gazeuse, et sait que ses divers états dépendent du degré de chaleur qu'elle peut emprunter aux corps environnants. Beaucoup de chaleur produit l'état gazeux, moins de chaleur l'état liquide, moins de chaleur encore amène l'état solide.

Les nuages suspendus dans l'atmosphère, les brouillards plus ou moins épais qui nous enveloppent, la rosée qui le matin humecte les prairies, la pluie qui nous inonde, la neige qui blanchit nos toits, la glace qui emprisonne nos étangs, présentent les trois états de l'eau.

Tous les corps, avons-nous dit, augmentent de volume quand on les chauffe et diminuent quand on les refroidit. Eh bien! l'eau seule offre justement une exception remarquable à cette loi. A partir de 0, lorsqu'on élève sa température, l'eau se retire sur elle-même au lieu de se dilater, et elle se contracte de plus en plus jusqu'à la température de $+4^{\circ}$; ensuite, en la chauffant davantage, elle commence à éprouver une expansion comme font tous les autres corps, et dès cet instant sa dilatation est continuellement croissante jusqu'à l'ébullition.

Vers la température de $+4^{\circ}$, l'eau éprouve donc un maximum de contraction. Ce phénomène est frappant lorsqu'on l'observe sur un thermomètre à eau, dont chaque degré occupe une assez grande étendue, et vous verrez bientôt de quelle importance immense est pour nous cette singulière dérogation à la loi générale.

Si on plonge le thermomètre à eau en même temps qu'un thermomètre à mercure et un thermomètre à alcool dans un même vase rempli d'eau, à 10 degrés par exemple, et que l'on refroidit peu à peu en y jetant des fragments de glace, on voit le niveau des trois thermomètres baisser sensiblement jusqu'à 4° au-dessus de zéro. Arrivés à ce point et le refroidissement augmentant, les thermomètres à mercure et à alcool continuent à descendre en se contractant de plus en plus, mais il n'en est pas de même du thermomètre à eau; au lieu de continuer à se contracter et à descendre dans le tube, l'eau se dilate et remonte comme si on la chauffait. Elle est arrivée à son point minimum de volume ou à son maximum de densité. Ses molécules se sont rapprochées, elle est devenue plus lourde.

Si on continue à refroidir le liquide du vase,

l'eau du thermomètre se dilate de plus en plus et remonte dans le tube jusqu'au moment où elle se congèle et devient solide. Au moment où elle se convertit en glace, elle prend tout à coup un accroissement de volume considérable. On peut donc présumer qu'à partir de $+4^{\circ}$ les molécules liquides commencent à s'écarter l'une de l'autre, et qu'elles se préparent en quelque sorte à prendre les positions respectives qu'elles doivent avoir pour passer à l'état solide ou de glace.

L'eau, en se solidifiant, se dilate de près d'un dixième de son volume et devient par conséquent plus légère, ce qui explique pourquoi la glace surnage comme une espèce de crème sur l'eau.

Cette légèreté spécifique de la glace est non-seulement un fait remarquable par sa singularité, mais surtout important par ses conséquences. Supposons en effet que l'eau suive la loi générale et diminue toujours de volume en se refroidissant, comme font les autres corps. Il arrivera ceci : les glaçons qui se forment à la surface de l'eau, devenus plus pesants qu'elle, tomberont au fond et s'y accumuleront, en sorte que, à la suite d'un froid intense et prolongé, il n'y aura pas d'étang ou de rivière qui ne soit complètement gelé.

L'on comprend aisément combien un pareil état de choses entrainerait de funestes résultats. Non-seulement nous serions privés d'eau, mais tous les poissons et autres habitants de l'eau qui y trouvent les éléments de leur existence périraient sans retour.

Rien de semblable n'est à craindre, fort heureusement, car la couche glacée, qui recouvre l'eau restée liquide, la garantit comme un manteau protecteur du froid de l'atmosphère et prévient sa congélation. L'eau a $+4^{\circ}$ au fond.

Un physicien a eu l'idée de tailler une forte

lentille dans un bloc de glace, et, en la présentant au soleil, il a pu mettre le feu à un morceau d'amadou, comme il l'eût fait avec une lentille de verre. La glace laisse donc passer les rayons calorifiques du soleil, et les poissons, dans leur milieu à $+4^{\circ}$, les reçoivent et en sont réchauffés, alors même qu'il gèle en dehors de leur habitation d'hiver.

L'eau, en se solidifiant, se dilate de près d'un dixième de son volume, avons-nous dit ; c'est ce qui explique pourquoi elle brise les vases dans lesquels elle se congèle ; et sa force d'expansion est telle à ce moment qu'elle fait crever un canon de fer épais d'un doigt, rempli d'eau et fermé hermétiquement, lorsqu'on l'expose à une forte gelée. Cette force irrésistible produit à la surface du globe une foule d'actions mécaniques qui ont une grande influence sur la configuration et les changements de la croûte terrestre. Ainsi, lorsque l'eau qui s'infiltre dans les fissures des rochers vient à se congeler, elle fend des masses énormes de pierre, comme le ferait un coin enfoncé dans un tronc d'arbre. Les tuyaux de conduite des eaux se brisent souvent pendant l'hiver, parce que le liquide qu'ils contiennent augmente de volume en se gelant et fait éclater les tuyaux devenus alors trop étroits. On les entoure de paille, de sable ou de charbon, afin que ces corps, qui sont peu conducteurs de la chaleur, empêchent l'eau de se geler et de briser les conduits. C'est pour la même raison que les plantes ne peuvent résister à un froid rigoureux ; la sève qui circule dans leurs vaisseaux, dilatée par la congélation, déchire leurs fibres et altère toute l'économie de leur organisation.

J. PIZZETTA.

(La suite au prochain numéro)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

PAR ALFRED BOUGEAUD

Les Pays-Bas. — Le flamand n'est guère connu en France que par ce mot : *Kan niet verstaen*, que les ouvriers belges ou hollandais répètent à satiété à ceux dont ils ne comprennent pas le langage : *Kan niet verstaen ! Je ne vous*

comprends pas ! et dans leur bouche, leur langue nationale paraît rude et vulgaire. Pourtant elle compte des écrivains et des poètes, et elle n'est certes pas sans charme pour ceux qui l'ont entendue dès l'enfance, et qui l'aiment sous la plume de Tollens ou de Conscience ou de Van Lennep.

La Belgique et la Hollande possèdent un très-grand nombre d'anciennes poésies, cantiques,

ballades, chansons sans nom d'auteur, que l'on chante encore dans les campagnes et dans les petites villes, pleines d'une grâce pénétrante et naïve, qui manque aux anciennes chansons françaises, trop gaies, trop gauloises, qui font rire souvent et ne touchent jamais.

Les chroniques, en latin ou en langue nationale, sont très-nombreuses, et, jusqu'à l'époque de la Réforme, une activité intellectuelle sans égale anima ce beau pays. Il n'était pas une ville, un bourg, un village, qui ne comptât une ou plusieurs *Chambres de rhétorique*, associations toutes littéraires où l'on ne s'occupait que d'histoire, de poésie, de théâtre, et qui donnaient plusieurs fois par an des représentations solennelles, où les confrères déclamaient des vers, liaient des morceaux et jouaient des *Mystères* ou des scènes dramatiques tirées de l'histoire et de la fable. La guerre civile étouffa ce mouvement, qui attestait chez ces peuples sinon le génie, au moins une culture intellectuelle très-répandue et une singulière activité de l'esprit sous la placidité de l'extérieur. La Hollande, après cent ans de guerre, se releva paisible et triomphante, et les lettres fleurirent durant ce repos conquis par tant de labeurs. Vondel s'illustra par ses tragédies et par ses poésies religieuses (il était catholique); Jacob Cats, le La Fontaine hollandais, est encore populaire à l'heure qu'il est; sa *Bible de la jeunesse* et sa *Bible des Paysans* sont dans toutes les bibliothèques, et sa morale aimable est dans toutes les mémoires; Gérard Brandts écrivit avec élégance l'*Histoire de la Réformation*, la *Vie de Ruyter* et le *Procès de Barneveldt*; Grotius écrivit ses savants commentaires sur les auteurs latins; les Bollandistes, tous Hollandais et Belges, élevèrent un monument immortel à la gloire des saints; une femme, Lucrèce Van Merkem, s'éleva jusqu'à la poésie épique, et laissa à la postérité deux beaux poèmes, *Daniel* et *Germanicus*; trois autres dames, à la fin du siècle dernier, firent connaître le roman aux Hollandais; elles se nommaient Agathe Deken, madame de Wolf et Marie Bosch; elles ont traité des sujets nationaux, et peut-être ont-elles frayé la voie à Jacob Van Lennep, le Walter Scott de la Néerlande, dont les charmants romans, la *Rose de Decama* et le *Fils adoptif*, font penser, par leur coloris et leur réalité, aux beaux tableaux des maîtres hollandais, aux Van Miéris et aux Gérard Dow.

Tollens a laissé des odes et des élégies pleines d'âme et de feu, Bilderdijk des œuvres satiriques; de nos jours un écrivain catholique, Albert-dinothym se signale par la verve de sa polémique et par le charme pénétrant de ses légendes, et une dame, madame Booschboom, écrit des romans pleins de verve et d'originalité: je citerai le *Major Frantz*, qui a été traduit en français. Il n'est personne non plus qui ne connaisse Conscience et ses œuvres délicates et charmantes. Mais M. Bougeaud, dans l'intéressant ouvrage

que nous suivons, s'est arrêté, pour la littérature néerlandaise, à la fin du siècle dernier. Il est regrettable qu'il n'ait pas accordé quelques pages à la renaissance de la littérature flamande, fort digne d'occuper un juge tel que lui.

La Russie et tous les peuples slaves possèdent un trésor littéraire immense, car au temps où ces peuples étaient profondément ignorés de l'Europe occidentale, ils vivaient de leur vie propre, ils avaient des poètes et des historiens. En 1056, un moine du couvent de Kiew écrivait une chronique qui a pour titre *Récit contemporain*; et un poème national, le *Chant d'Igor*, était répété par toute la Russie, ce qui prouve que les Russes étaient moins barbares qu'on ne le pense, et qu'avant l'invasion des Tartares ils possédaient un degré de culture remarquable; ils avaient des écoles, des livres et un commerce très-étendu avec l'Orient. Sous la domination mongole, la vie intellectuelle se retira dans les monastères grecs, qui enfantèrent des légendes fort apocryphes pour la plupart, quelques livres de sciences naturelles, quelques poésies et des annales historiques, *Chroniques* ou *Livres du Tsar*.

Avec des temps plus tranquilles, la poésie populaire ressuscita: elle est en Russie toute spontanée, sortant des entrailles mêmes du peuple, dont elle exprime les passions, les faiblesses, les joies, les amours. Les Russes aiment à chanter: leurs mélodies sont empreintes de tristesse, elles révèlent le caractère de ce peuple foulé durant de longs siècles sous l'oppression étrangère, le joug tartare et la domination de ses maîtres; on y sent une âme résignée et douce, une âme élégiaque en quelque sorte. Et ces élégies sont le fond de la littérature russe, chants mélancoliques qui racontent les souffrances de dix siècles.

Les auteurs russes modernes se sont inspirés des lettres françaises et des lettres allemandes; ils n'ont pas eu beaucoup à leur propre source; pourtant une tragédie nationale d'Ozéroff, qui célébrait la victoire de Dimitri, prince de Moscou, sur les hordes mongoles, excita un ardent enthousiasme. C'était en 1807, cinq ans avant l'invasion française; on joua de nouveau cette pièce après la déroute de notre pauvre grande armée, et elle souleva des transports de joie. Le célèbre Pouskine, qui mania la langue russe avec une force et une souplesse inconnues avant lui, chanta aussi les gloires de son pays; Pultava et Borodino l'inspirèrent, et il a peint, dans des nouvelles, les mœurs du Caucase et celles de la Russie méridionale avec un charme extrême; Lermontoff, qui vécut peu, chanta aussi le *Caucase au front blanchi* et les habitudes guerrières de ses libres tribus. Gogol écrivit des nouvelles populaires, dont une, les *Ames mortes*, est célèbre.

De nos jours, toute l'impulsion des idées s'est portée en Russie vers les romans et vers le théâtre: c'est là qu'est le mouvement, c'est là que se débattent toutes les questions à l'ordre du jour,

et ce qu'on y cherche avant tout, c'est la réalité. La vie de la nation est étudiée sous toutes ses faces, la sympathie se porte vers les faibles, les déshérités, serfs, esclaves; on s'attendrit sur leurs misères, on cherche le moyen d'y remédier. Tourguénief est le *leader* de cette école, tant par l'élévation du talent que par la variété de ses travaux, et qui sait si ses plaidoyers en faveur des faibles n'ont pas contribué à la grande œuvre du règne d'Alexandre II, à l'émancipation des serfs? Si cela est, la littérature russe a conquis par ses travaux généreux une gloire que les plus brillants auteurs des autres nations n'ont pas égalée.

Nous terminerons ici les trop sèches analyses de ce livre intéressant et profond; dans ces brillantes études, M. Bougeaud fait connaître non-seulement les auteurs qu'il analyse, mais le génie et l'histoire de leur nationalité : il instruit, et, ce qui est plus rare, il apprend à penser. Et comme son travail est aussi pur, aussi religieux qu'érudit, il peut trouver sa place dans toutes les bibliothèques, et passer de main en main dans le cercle de famille.

A TRAVERS LES MOTS

PAR CHARLES ROZAN (1)

Si la littérature n'est pas en progrès, chose difficile à contester, on n'en saurait dire autant, Dieu merci, des sciences, à beaucoup d'égards plus favorisées; non-seulement de celles qui se nomment sciences exactes, mais de celles qui font les philologues, les érudits, les grammairiens, les linguistes. M. Rozan en est un; et le livre que publie maintenant l'auteur des *Petites Ignorances de la conversation*, en attestant ce progrès des études qu'il aime, peut à ce qu'il semble, leur en assurer de nouveaux, car il fait partager à ses lecteurs le goût presque passionné qu'il apporte à ses curieuses investigations. Il éclaire les esprits, ce qui est le propre de tous les vulgarisateurs et, en outre, il a le mérite plus grand de les exciter. L'ouvrage recommandable, dont il s'agit, et qu'à plus d'un titre il appartient à cette bibliographie d'annoncer, nous rappelle le vers d'un poète :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Terminons la notice par deux souhaits : le premier, que celles et ceux qui ont suivi dans le *Journal des Demoiselles* les articles de notre ingénieux collaborateur, accordent de nouveau leur attention à son travail sous la forme de volume qu'il revêt actuellement; l'autre, que comme pour son livre de *la Ponté*, — M. Rozan a obtenu un prix de l'Académie française, — il devienne aussi le lauréat de celle des Inscriptions et Belles-Lettres pour son *Voyage à travers les Mots*.

(1) Chez P. Ducrocq, r. de Seine, 55. — Prix : 3 fr. 50 c.

A MADAME DE... CHATEAU DE N., EN STYRIE.

Madame,

Votre charmante lettre, la sympathie qu'elle témoigne pour la France, l'aimable indulgence qu'elle montre pour notre journal, nous laissent profondément reconnaissantes; vous voulez bien regarder ce journal, ami de votre adolescence, comme un guide plus sérieux pour ces jours graves et souriants toutefois où vous êtes arrivée. Vous êtes mère, vous vivez à la campagne, et vous nous demandez quelques indications pour vos lectures, que vous voulez, sérieuses et propres à seconder le goût qui vous porte vers l'étude de la religion, de l'histoire et de la littérature.

Quoique bien incompetentes, que pouvons-nous, si ce n'est vous obéir, en mettant sous vos yeux les titres des livres français qui peuvent convenir à une intelligence ornée et qui désire s'enrichir de plus en plus? Vous connaissez beaucoup mieux que nous la littérature allemande, vous connaissez les œuvres de vos voisins, les Italiens; nous nous tiendrons donc enfermées dans notre pays, et nous tâcherons de choisir pour vous, madame, dans les gerbes de son immense récolte intellectuelle, les épis et les fleurs dignes de vous être offerts.

Religion. — Pour en étudier à la fois les dogmes, la morale et l'histoire, nous ne connaissons pas de meilleur livre que le *Catéchisme historique* de Gaume; cela est clair, substantiel et intéressant. J'y joindrais, pour la connaissance des premiers siècles de l'ère chrétienne, la *Sainte Cécile* (grande édition) de Dom Guéranger; la *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, par Veuillot, qui est une belle et magnifique histoire de l'art chrétien; les deux ouvrages de Mgr Gerbet, *Du Dogme générateur de la piété catholique* et *Esquisses de Rome chrétienne*; on peut lire et relire les *Élévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Évangile*, de Bossuet; ajoutons-y les *Conférences sur la Femme forte*, par Mgr Landriot, et les *Conférences aux Dames chrétiennes*, par Mgr Mermillod. Joignons-y, si vous avez le goût des biographies, ces beaux travaux, la *Vie de sainte Monique*, celle de Marguerite-Marie, Elisabeth Seton, Mademoiselle de la Fruglaye, la *Vie de saint Ambroise*, et tant d'autres qui honorent notre époque.

A une personne qui connaît les grandes lignes de l'histoire des peuples, je crois qu'on ne peut recommander un livre plus agréable et plus instructif que les *Lectures historiques* de Raffy; depuis la Bible jusqu'au dix-neuvième siècle, on trouve là, puisés dans les meilleurs historiens, le récit des grands événements qui ont agité le monde. Et pour relier ces souvenirs les uns aux autres, on peut avoir sur sa table l'*Histoire sacrée* par M. de Bonnechose, l'*Histoire ancienne* de Rollin, les *Césars* et les *Antonins* du comte

Frantz de Champagny, Joinville dans une des récentes éditions, l'*Histoire de France* par M. de Bonnechose, l'*Histoire de la Restauration* par Alfred Nettement, et, si vous n'aimez pas le césarisme, l'*Histoire du second Empire* par Lanfrey. l'*Histoire de Marie Stuart*, par M. Jules Gauthier, expose le dernier état de cette intéressante question.

Vous aimez les *Mémoires* et vous avez bien raison : *Madame de Motteville* est si aimable dans sa droiture, *Saint-Simon* si original et si profond, la part étant faite à ses préjugés et à ses antipathies ; *Madame de Staël-Delaunay* est si amusante, *Madame de la Rochejacquelein* si vraie et si touchante ! Nous ne vous engageons pas à lire les *Souvenirs de la marquise de Créquy*, qui n'ont ni autorité ni authenticité, mais les *Souvenirs du comte Beugnot*, quelques pages écrites par le comte Philippe de Ségur sur sa vie et ses campagnes, ont bien de l'intérêt. Peut-on ne pas lire tout au moins les premiers volumes des *Mémoires d'outre-tombe*, de Chateaubriand ? On doit encore recommander la *Marquise de Montagu*, excellente biographie d'une femme de bien ; les œuvres complètes de madame Swetchine, qui sont l'autobiographie d'un grand cœur et d'un grand esprit ; les lettres de *André-Marie Ampère*, l'aimable *Eugénie de Guérin*, le *Récit d'une Sœur*. Dans un genre plus mondain, les *Lettres d'un Passant*, par Arthur de Boissieu, sont une exacte photographie de notre époque.

La littérature française proprement dite a trouvé dans le colonel Staaf un exact, un érudit historien. On connaît admirablement les lettres françaises, depuis les chansons de geste jusqu'aux écrivains contemporains, lorsqu'on a lu ces cinq gros volumes, remplis de notices extrêmement bien faites et de citations parfaitement choisies. Lisez donc Staaf. Les *Lundis de Sainte-Beuve* renferment des beautés de premier ordre ; il a élevé la critique à une hauteur qui dépasse bien La Harpe et ses imitateurs ! Les *Samedis de M. de Pontmartin* ont aussi leur agrément. Les lettres d'*Ozanam* sont charmantes ; les *Moines d'Occident* par Montalembert, renferment des pages de la plus exquise beauté. *Femmes savantes et Femmes studieuses*, par Mgr Dupanloup, sont dignes de vous, et tous les livres sur l'*Éducation*, du même auteur, ne doivent-ils pas être lus et médités par une mère chrétienne ?

On peut toujours relire par fragments Bernardin de Saint-Pierre, les *Études de la Nature* surtout ; madame de Staël, *Corinne* ; l'*Allemagne*, *Dix ans d'exil* ; Joseph de Maistre (ses *Soirées de Saint-Petersbourg* et sa *Correspondance*) ; Chateaubriand (les *Martyrs* et l'*Itinéraire*) ; les *Pensées* de Joubert. On peut signaler encore les

ouvrages charmants du marquis de Ségur, ses vers et sa prose. Deux jolis poèmes, *Pernette*, par M. de La Prade, et *Maisonnnette*, méritent ici une mention. Les *Méditations* et les *Harmonies* de Lamartine, les premières poésies de Victor Hugo, son volume intitulé *Les Enfants*, les poésies d'André Thuriot, ont droit à une place dans votre bibliothèque.

Venons-en aux romans : c'est, madame, la partie difficile de la tâche que vous nous avez confiée. Les bons livres abondent en France, mais quant aux œuvres d'imagination, le génie français a couru dans les sentiers faciles, il s'est plu dans les peintures dangereuses, il a joué avec les doctrines subversives, et si l'étranger n'a pas bonne opinion des mœurs et de la société françaises, c'est bien aux romans (qui en général peignent si mal le vrai monde) que ce résultat est dû. Quel choix faire dans ces œuvres d'imagination si nombreuses, souvent si pâles quand elles sortent d'une plume honnête, si révoltantes souvent, alors même qu'elles sont signées d'un nom célèbre ? Vous connaissez les romans chrétiens de Louis Veuillot, de madame Craven, de madame Bourdon, les *Nouvelles* d'Édouard Ourliac ; j'y ajouterai un joli volume, la *Roche noire*, de mademoiselle Maréchal, et deux volumes de fine observation : *Une Femme élégante* et *La plus Heureuse de la Famille*, par madame Emmeline Raymond. Prenez bonne note aussi de la *Valentine* de madame de Stolz, et d'une *Héroïne de soixante ans*, de madame de La Rochère. On pourrait y joindre un livre d'un tout autre genre, la *Geneviève* de Lamartine, œuvre pure et digne de sympathie. Faut-il vous citer lady Fullerton et son *Manoir de Grantley*, son *Ellen Middleton*, sa *Lady Bird* ? Mais n'ouvrons pas la porte aux romans anglais, leur nombre est légion, et nous avons promis de nous contenter des auteurs français. Bien des noms séduisants se présentent à la mémoire, mais il faut les repousser, eux et les livres audacieux et charmants qui les portent inscrits à leur première page ; on ne peut admettre auprès de soi des fleurs, fussent-elles les plus gracieuses, les plus belles, dont le calice dégage un poison aussi subtil qu'enivrant.

Il y a donc lieu de borner ici nos indications ; elles sont circonscrites dans la voie étroite que le christianisme nous commande, et que vous nous avez, madame, indiquée vous-même. Veuillez excuser nos imperfections et agréer de nouveau nos remerciements pour cette preuve d'estime et de confiance.

La Rédaction.

P.-S. — Pour de jeunes enfants, les livres de madame de Stolz et ceux de madame Carraud sont tout à fait recommandables.

LETTRE A NATHALIE

SUR L'ÉGOISME DES RICHES

MA CHÈRE NATHALIE,

L'homme propose et Dieu dispose. J'ai éprouvé une fois de plus la vérité de ce proverbe, et vous-même, ma chère enfant, vous avez dû être bien étonnée d'un silence relativement aussi prolongé, surtout quand je vous avais annoncé une nouvelle lettre du même soir qui devait vous parvenir dans la journée du lendemain. Apprenez donc que cette légère entorse, accompagnée d'une chute assez lourde, m'avait ébranlé sans que j'y prisse garde, au point de provoquer un accès de fièvre dont j'ai été fort désagréablement surpris, une heure après avoir quitté la plume. Il m'a fallu garder le lit, faire des remèdes et observer, autant qu'il est possible à mon activité et à mon inquiétude, un complet repos du corps et de l'esprit. Soit dit en passant, je ne saurais m'empêcher d'admirer le sang-froid et l'aplomb avec lequel les médecins vous disent de telles choses. Ils vous parlent de se calmer, de se distraire, de se réjouir, de s'apaiser, comme d'une tasse d'infusion ou comme d'un globule à prendre. Il n'est pas aussi facile de pratiquer sur soi-même cette thérapeutique morale, que de se soumettre au reste de l'ordonnance. Je le sentais fort particulièrement cette fois; car j'avais précisément dans ma tête toutes sortes de pensées dont je comptais vous entretenir. La prudence et la sagesse médicales auraient voulu le silence intérieur et le vide de ma pensée. Heureusement ou malheureusement, ma chère cousine, il ne m'est point aussi facile de ne plus songer à vous, et je vous assure que si je ne vous ai point envoyé de lettres, ce n'est point faute de m'être entretenu avec vous en imagination.

Je ne démêle plus bien maintenant ce que je vous ai écrit de ce que j'ai médité à votre intention. Il s'est fait en moi une singulière confusion de souvenirs, et comme il s'est déjà écoulé quelques jours, je ne distingue plus ce que je vous ai dit, en effet, dans ma dernière épître, de ce que j'avais l'intention de vous dire dans la prochaine. Peu importe, au reste, n'est-il pas vrai? J'estime qu'il en est des pensées comme des tableaux de la peinture et des airs de la musique. Ce n'est pas toujours à voir et à entendre du neuf qu'on éprouve le plus de satisfaction, et il y a dans le

charme des vieilles mélodies ou dans l'aspect de certaines toiles déjà familières au regard, je ne sais quelle perpétuité, quelle fraîcheur toujours renaissante de plaisir, que vous connaissez comme moi.

Je vous parlais, il me semble, de cette espèce d'excès que beaucoup de riches apportent dans l'usage de leur fortune; de l'impitoyable exigence avec laquelle ils assouvissent leurs moindres fantaisies; de la froide exploitation qu'ils font de leur argent, allant toujours jusqu'au bout de leurs volontés et de leurs jouissances. Je vous ai expliqué comment cet abus de leurs facultés pécuniaires les conduit inévitablement par un affaiblissement progressif de leur volonté, comme aussi par un raffinement et une multiplicité de caprices, à se trouver à la fin accablés et réduits à entreprendre, dans des conditions plus désavantageuses, cette même lutte contre eux-mêmes qu'ils avaient refusée.

Cet abus journalier de la fortune a des conséquences plus dures encore pour celui qui se trouve en contact avec le riche, pour le pauvre, l'inférieur, l'homme qui, à un titre quelconque, a besoin de lui.

Vous ne me croirez pas, Nathalie, si je vous dis ici en toute sincérité et sans nulle envie de faire un jeu d'esprit ou une sottise antithèse, que j'ai surtout trouvé des pauvres parmi les riches, ou si vous aimez mieux, que j'ai rarement rencontré un riche qui par un certain côté ne fût pauvre et besogneux, souvent et surtout lorsqu'il s'agissait ou de bonnes œuvres ou de menues dépenses. Ces gens-là montent leur maison sur un pied de luxe et de grandeur plus proportionné peut-être encore à leur vanité qu'à leur avoir. Ils ont des serviteurs dans leur antichambre, des bronzes dans leur escalier, des tapis sous leurs pieds, un surtout d'argent sur leur table, et il n'est pas bien certain qu'ils aient toujours un écu disponible pour les dépenses silencieuses et ignorées auxquelles la charité n'a vraiment pas le droit de se refuser jamais. Je me suis trouvé, il n'y a pas bien longtemps, dans votre faubourg Saint-Germain, chez une personne célèbre par ses bonnes œuvres, et dont le cœur dépasse encore la réputation. Comme j'étais dans son cabinet, j'y ai vu pénétrer un noble vidame

dont le nom vous étonnerait bien. Il était sorti de son repos, pour ne pas dire de son oisiveté; il avait fait mettre ses deux chevaux à son noble carrosse; il y avait fait monter ses valets de pied, mis en mouvement l'équipage et traversé de sang-froid tout Paris au grand trot de ses alezans brûlés, afin de venir mendier, dans la maison où j'étais, deux francs d'aumône pour le loyer d'une pauvre veuve.

Vous trouvez bon, n'est-il pas vrai, ma chère Nathalie, que je m'abstienne de tout commentaire. Je n'en ferai pas non plus sur cette femme d'un riche banquier, auquel le précepteur de ses fils raconte, le soir, autour d'une tasse de thé et dans des fauteuils des Gobelins, qu'une famille entière déchu d'une fortune et d'une situation respectables, poursuivie par la honte autant que par la misère, sans pain, sans asile, sans secours, était venue implorer quelque nourriture pour des enfants encore à jeun passé midi. Madame la banquière écoute ce récit avec une commisération décente; elle se sent émue d'une touchante pitié; elle comprend, peut-être même sans qu'on le lui ait dit, que l'occasion est venue de faire quelque chose pour une infortune aussi grande et aussi imméritée. Elle tire donc son porte-monnaie, l'ouvre d'une main résolue et elle en tire, sans hésiter, une pièce de vingt sous qu'elle remet entre les mains du jeune professeur. « Je vous remercie bien, madame, » lui répond devant moi cet homme d'esprit. « C'est là, en effet, ce que j'avais moi-même donné hier matin. » Le plus beau de l'histoire, c'est que la leçon ne fut pas comprise par celle à qui elle s'adressait. Il y a des gens qui, au moral, ont l'épiderme dur; ils ressemblent au rhinocéros, sur lequel on peut tirer à bout portant sans qu'il s'en aperçoive. Cette épaisseur est chez eux une grâce d'état, comme chez l'animal un bénéfice de la nature. Je dois rapporter, pour être juste envers tout le monde, que le mari de la dame, debout à la cheminée, parut un peu confus de cette aumône infinitésimale. Il s'inquiétait peut-être de son crédit, auquel cette économie de libéralité était capable de nuire. Le financier se trompait ici, comme il lui arrive de le faire lorsqu'on parle devant lui de ce qu'il ne connaît pas, c'est-à-dire du cœur et de la nature humaine; un peu d'avarice et de lésinerie ne messied pas à la fortune; et bien loin d'en faire douter, elle en deviendrait plutôt ce qu'on appelle, en termes d'école, la preuve par les conséquences.

Je ne voudrais pas, Nathalie, me laisser trop aller dans cette direction. Je sens que je deviendrais mauvaise langue, et que mon indignation se tournerait trop aisément en médisance. J'ai connu de très-près une famille de bourgeois aisés qui, venus de leur province à Paris pour se divertir dans un voyage de noces, eurent le triste courage de se donner chaque jour à eux-mêmes des festins, des divertissements, des promenades,

sans distraire de toutes ces prodigalités la moindre dime pour ceux qui souffrent; et comme j'usais avec eux du privilège d'une longue familiarité pour leur en faire tout doucement l'observation, il me fut répondu avec l'imperturbable sang-froid d'un argument sans réplique, *qu'ils n'avaient pas leurs pauvres à Paris*, et que, n'en connaissant pas, ils ne pouvaient faire l'aumône. Vous comprenez, ma cousine, ce que suscitent et refoulent en même temps de pensées dans une âme un peu souffrante de la misère des autres, de pareilles répliques. Ils ont dû me croire bien rétorqué et bien convaincu, s'ils ont jugé de ma défaite par mon silence, au lieu de sentir mon indignation sous ma réserve.

Hélas! ma chère enfant, il est trop vrai que, malgré son étalage de sensibilité et ses prétentions de bienveillance, l'homme est dur de son naturel, et le riche encore plus que le simple mortel. Cet entraînement de dépenses dont il ne sait plus se défendre contre le luxe, la vanité, l'orgueil, le besoin de paraître et de primer, le conduit par la force des choses à ce beau résultat que la charité lui paraît toujours la plus facile et la plus ignorée des économies. Tandis qu'il est large et aisé pour toutes les autres dépenses dont le bien-être et l'égoïsme profitent, il lui semble toujours qu'il en fera trop et qu'il va se ruiner en charités. Hélas! la charité n'a jamais ruiné personne, disait avec beaucoup de sens mon vieux curé de Saint-Véran; mais on retranche plus volontiers de ce côté-là, parce que ce sont les autres qui en souffrent au lieu de nous. Il se trouve ainsi que pour rétablir ou pour défendre l'équilibre menacé de notre budget, nous tombons en réalité sur les pauvres gens. Nous mettons sans façon la main sur la part que nous leur avions faite d'abord; c'est la liste civile du malheur et de la souffrance que nous faisons passer d'un chapitre dans l'autre et que nous transportons, par le fait, de nos dépenses à nos recettes. Nous finissons ainsi par ressembler, dans toute la force du terme, au lion de la fable. Eh bien!

Manger moutons, canaille, sotté espèce,
Est-ce un péché? Non, non, vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Je me rappelle, ma chère cousine, pardonnez-moi cette complaisance et cette faiblesse, je me rappelle avec un certain plaisir et je dirai presque avec une certaine vanité rétrospective, avoir joué assez agréablement dans ma jeunesse, les grands seigneurs d'opéra-comique, ceux qu'on voyait en bas de soie et en habit de velours, accepter les bouquets des jeunes filles, marier les amoureux et remettre à sa place dans la dernière scène de la pièce le bailli récalcitrant ou criminel. J'avais toujours, dans la poche de ma veste brodée, l'inévitable bourse en soie rose et verte, à glands d'acier et à filets, que le digne seigneur ne manquait jamais, à l'une de ses scènes, de laisser

entre les mains de quelque pauvre famille. Je me rappelle même que la rubrique naïve de ces vieux opéras ne manquait jamais de traduire ainsi cette libéralité (*il lui jette sa bourse*), tradition que les premiers rôles du Théâtre-Français observent encore vis-à-vis des Crispins et des Scapins. Quoi qu'il en soit, je me suis souvent demandé depuis cette époque lointaine où je chausais encore le talon rouge, s'il y avait bien aujourd'hui, dans ce grand Paris si luxueux et si malaisé, quelqu'un capable de laisser ainsi sa bourse, sans avoir passé l'inventaire et ménagé la combinaison de cette largesse. Il est vrai, comme le font remarquer les économistes, que, depuis l'invention des porte-monnaie et la vulgarisation des billets de banque, la quantité d'argent portée sur elle par chaque personne s'est notablement accrue; mais est-il bien sûr que, même avec la continuation des anciens usages, on aurait maintenu et pratiqué celui de donner ainsi sa bourse à tout bout de champ? Quant à moi, je me permets d'en douter. Cette conduite un peu raide vis-à-vis de ceux qui souffrent n'empêche pas, bien entendu, la correction de la conduite vis-à-vis des lettres de quête, des billets de loterie, des stalles de concert ou même de théâtre. Si l'on retransche sur les aumônes de Dieu, on n'ôte rien à celles du monde. On sait encore s'exécuter et se libérer galamment des dettes que le savoir-vivre impose. On s'en dédommage en se montrant plus strict sur les dons anonymes qui ne profitent à rien et ne comptent pas dans le jugement d'autrui.

Je ne laisse pas de trouver cet état de choses triste, malgré la considération qu'il a reçue. Cette gêne des riches, en matière de libéralité, est d'un funeste exemple. Quoique le malheureux n'ait aucun droit à la chose d'autrui, il y a une certaine justice supérieure qui, suivant le mot de l'Evangile commenté si éloquemment par Bourdaloue, fait du riche une sorte de dispensateur du pauvre. Celui qui se voit repoussé ainsi et qui ne trouve plus de protection dans la pitié d'autrui lorsqu'il

l'attend et qu'il l'invoque, n'est pas sans doute atteint dans ses droits, mais ce qui est pire encore, dans ses espérances et dans ses plus nobles sentiments. Il y a quelque chose en lui qui souffre et qui frémit. La raison et la résignation n'ont plus rien qui le calme et le modère. De même que, dans sa détresse, il n'avait eu pour tout discours et pour toute éloquence que ses larmes, il lui semble, lorsqu'il sent l'indifférence ou le dédain, que son cœur tout entier se retourne. L'homme passe aisément de la supplication à la fureur, et de la prière à la vengeance.

Je crains, ma chère Nathalie, que nos bonnes œuvres, malgré tout ce qu'elles ont de libre et d'individuel, ne tournent un peu, par la faute des temps ou la négligence des individus, à une sorte de bienfaisance administrative. Nous avons bien certainement, en France, le goût des arrangements bureaucratiques; nous aimons les lettres d'avis, les convocations, les séances de Commissions et d'assemblée. Je sais tel homme de Paris qui passe de Commission en Commission, à l'instar de ces plumes banales qu'on se transmet de main en main, au moment d'une signature officielle quelconque. Non-seulement il n'y émet pas d'avis et n'y prête pas d'attention, mais il en est à confondre les Commissions les unes avec les autres. Il ne sait plus s'il est là pour veiller au sevrage des enfants ou à l'ensevelissement des morts, si on lui demande des fonds pour acheter des livres dans les écoles de sœurs, ou pour reconstruire la cabane d'un missionnaire dans les Montagnes Rocheuses.

Il serait peut-être plus efficace et plus salulaire de faire un peu plus la charité par soi-même et un peu moins par l'intermédiaire et le fonctionnement de ces rouages. Je veux vous reparler de tout ceci; car je vois là-dessus trop d'erreurs à reprendre et trop de bons conseils à donner.

Votre cousin affectionné,

ANTONIN RONDELET.

LA BELLE ISAURE

(SUITE ET FIN)

C'était une chose horrible à voir et à entendre que ce vacarme du bombardement. La population cependant ne se laissait pas décourager; toujours active et agissante, attentive à prévenir ou à atténuer les terribles effets des projectiles, rivalisant de zèle avec les troupes pour éteindre les incendies et porter secours partout où il devenait

nécessaire, elle se montrait admirable de zèle et de dévouement.

La nuit vint, mais sans ralentir la rage de destruction qui animait l'armée ennemie; confus de n'avoir pu s'emparer de Toulon de vive force, le duc de Savoie voulait le réduire en cendres.

Cependant le colonel de Tournefort n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit, sa blessure en était irritée et le faisait souffrir davantage. Le médecin le trouva au matin beaucoup plus mal que la veille ; il réclama l'avis de deux de ses collègues, et, après en avoir mûrement délibéré, tous déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir que dans l'amputation de la jambe.

« Faites, Messieurs, leur dit le vieillard avec calme, la perte d'un membre est peu de chose pour celui qui a fait à son pays le sacrifice de sa vie. »

Mais Isaure et Guillemette étaient loin d'avoir la même fermeté.

« Calmez-vous, leur dit sévèrement le malade, et montrez-vous dignes du nom que vous portez. »

Puis, d'un ton plus doux :

« Si vous m'aimez réellement, comme je n'en doute point, n'ébranlez pas mon courage par l'expression de votre douleur, mais priez Dieu qu'il me vienne en aide. »

Il se recueillit un instant, puis s'adressant aux médecins :

« J'ai des comptes à régler et quelques dispositions à prendre, leur dit-il ; peut-on retarder l'opération d'un jour ou deux ? »

Les membres de la faculté se consultèrent encore, examinèrent de nouveau la blessure, répondirent affirmativement et se retirèrent, car la besogne ne leur manquait pas dans les hôpitaux et dans les maisons particulières.

Les bombes et les boulets faisaient toujours vacarme.

« Jamais le tonnerre de l'artillerie ne m'a tant agacé, dit le malade en portant la main à son front, comme pour se recueillir ; cependant je n'ai pas de temps à perdre, faites prévenir M. le curé et mon notaire, maître Bonis, que j'ai besoin de leur ministère. Et maintenant, une plume et de l'encre, pour que j'écrive au gouverneur.

— Ce serait trop fatigant pour vous, observa Guillemette.

— Qu'importe la fatigue, tant qu'il reste un devoir à remplir ! répondit le colonel. »

Il fit un violent effort pour se soulever sur sa couche, mais ne pouvant en venir à bout :

« Je crois que vous avez raison, ma mie, dit-il à sa sœur, écrivez donc vous-même, en mon nom, au comte de Grignan pour le prier de faire chercher partout Messieurs de Candole et de Chennerilles et de m'en donner au plus tôt des nouvelles, car il m'importe d'en avoir. »

Il sera fait comme vous le désirez, mon frère ; mais reposez-vous, je vous en conjure. »

Le malade laissa retomber sa tête sur l'oreiller et s'abandonna aux graves pensées qui l'obsédaient.

La réponse du gouverneur ne se fit point attendre ; elle était courte, mais triste ; MM. de

Candole et de Chennerilles, avaient été tués l'un et l'autre à la bataille de Faron.

« Ils sont morts en braves du moins, dit le colonel, dont les yeux devinrent humides de larmes : honneur à leur mémoire et que Dieu les récompense dans le ciel ! Je sais maintenant ce qui me reste à faire.

Le curé arriva un instant après, il eut avec le blessé une assez longue conférence.

« Je reviendrai vous voir demain, lui dit-il, et vous vous disposerez à recevoir la sainte Eucharistie, pour que le pain des forts vous aide à supporter les souffrances de l'opération.

— A demain donc, répondit le colonel avec gravité, et n'oubliez pas, je vous prie, de faire célébrer à la cathédrale la messe solennelle que je vous ai demandée pour le repos de l'âme de puissants seigneurs et nobles guerriers, MM. de Grasse, de Villeneuve, de Chennerilles, de Candole et d'Albertas, tués en défendant leur pays. »

Il s'entretint ensuite avec le notaire, lui fit ajouter quelques dispositions au testament qu'il avait depuis longtemps déposé entre ses mains, et, le congédiant avec un sourire :

« Merci de vos bons offices, maître Bonis, et adieu, lui dit-il.

— Non pas adieu, mais au revoir, monsieur le colonel.

— Oui, dans l'autre monde, murmura celui-ci. »

Isaure et Guillemette passèrent la nuit auprès de sa couche, en proie à des appréhensions si douloureuses qu'elles en étaient brisées et anéanties ; les minutes leur paraissaient des heures.

Et le feu de l'ennemi n'avait rien perdu de sa violence, et les boulets continuaient à sillonner les airs avec un bruit épouvantable.

Le bombardement, commencé le 17 août, ne discontinua point jusqu'au 21 ; ce jour-là six galiotes anglaises, mouillant au pied du fort Saint-Louis, commencèrent de leur côté à bombarder le port et la ville. En même temps cinquante-deux vaisseaux formèrent une ligne d'embossage depuis le cap Sépét jusqu'au château de Sainte-Marguerite et battirent à la fois l'entrée de la rade.

Mademoiselle Guillemette fit allumer des bougies et placer des matelas entre les fenêtres de la chambre de son frère, pour amortir le bruit et procurer un peu de repos au malade, qui lui sourit doucement, et d'une voix défaillante :

« Pauvre sœur ! que de peine tu te donnes pour moi, dit-il, mais je souffre moins à cette heure. Tu sais que M. le curé doit venir ce matin m'apporter le saint viatique ?

— Oui, répondit-elle en retenant ses larmes, je vais tout disposer pour la cérémonie.

— Commande à Isaure, reprit le colonel, de s'habiller comme elle l'était le jour où je promis sa main à celui de ses prétendants qui rendrait au pays les plus grands services, et fais avertir le

vicomte de Châteauneuf de se rendre ici sans retard.

— Vos ordres seront exécutés, mon cher frère. »

Le médecin arriva sur ces entrefaites.

« Eh bien ! docteur, cette opération vous paraît-elle toujours indispensable ? lui demanda le colonel, quand on eut achevé de panser la blessure.

— On pourrait s'en abstenir, balbutia le chirurgien, d'une voix dont il s'efforçait en vain de dissimuler l'altération.

— Je comprends, répondit le malade sans paraître ému. »

Il y eut un moment de silence.

« Espérons, dit le docteur, qui se voyait deviné, car la nature est plus puissante que l'art.

— Merci de vos bons soins et de vos bonnes intentions, » reprit le malade en lui serrant la main.

M. de Châteauneuf arriva peu après, et le curé presque en même temps que lui.

« Qu'on aille prévenir ma sœur et ma petite-fille, ordonna le colonel, et qu'on appelle aussi tous mes domestiques. »

Ceux-ci se rassemblèrent aussitôt, silencieux et affligés. Isaure et Guillemette parurent bientôt après. Suivant les ordres de son grand-père, la première avait repris sa robe doublée de rose, mais la pâleur de son teint et ses yeux gonflés de larmes contrastaient sensiblement avec ces vêtements de fête.

« Vicomte de Châteauneuf, dit le colonel, il y a près d'un mois que je promis la main d'Isaure à celui de ses prétendants qui se distinguerait davantage dans la guerre défensive que nous allons soutenir. Tous vos concurrents sont morts honorablement en combattant pour la défense du pays ; mais eussent-ils survécu à leurs blessures, qu'aucun d'eux ne mériterait mieux que vous le prix offert au plus brave ; je vous le donne donc, cher vicomte : voici ma petite-fille, échangez avec elle l'anneau des fiançailles, je vous bénis devant Dieu. »

Les jeunes gens s'agenouillèrent aussitôt et le vieillard, faisant sur eux le signe de la croix :

« Je vous déclare fiancés, dit-il. Dans un an, jour pour jour, vous vous retrouverez au pied de l'autel, et M. le curé, que voici, consacrerà votre union ; vivez honnêtement et heureusement ensemble, et souvenez-vous quelquefois de votre vieux grand-père. »

Il leur ouvrit les bras avec tendresse, et tous deux s'y précipitèrent en pleurant.

Mademoiselle Guillemette s'approcha à son tour.

« Que Dieu vous récompense de tout ce que vous avez fait pour moi, chère sœur ! lui dit-il en l'embrassant ; je n'ai pas besoin de vous recommander mon Isaure, c'est vous qui l'avez élevée, elle est aussi votre fille. »

Adressant ensuite la parole à ses domestiques,

il leur demanda pardon de ses brusqueries et de ses autres torts involontaires, leur annonçant qu'il ne les avait point oubliés dans son testament, les engageant à se bien conduire et se recommandant à leurs prières.

Tous les assistants fondaient en larmes ; Isaure était presque évanouie dans les bras de sa tante. Il faut avoir passé par ces cruelles épreuves pour comprendre ce que la pauvre enfant souffrait alors dans les intimes profondeurs de son âme. Le curé lui-même était ému, il adressa au moribond une touchante exhortation dans laquelle il fit briller à ses yeux toutes les espérances célestes, et lui administra ensuite les derniers sacrements, que le malade reçut avec une édifiante ferveur.

Déjà la journée approchait de sa fin, le soleil avait disparu à l'horizon et la nuit commençait à venir. Guillemette et sa nièce voulurent encore la passer auprès de leur cher malade, et Châteauneuf demanda la permission de ne pas le quitter non plus.

Un sommeil paisible s'était emparé du colonel, on eût dit que ses souffrances s'étaient apaisées, comme les flots après l'orage. L'espérance, ce besoin du cœur, ressaisit ses amis, mais aucun d'eux ne consentit à s'éloigner de lui cependant.

A quatre heures du matin, lorsque les premières lueurs de l'aurore commençaient à poindre, le malade ouvrit les yeux et d'une voix faible, mais presque joyeuse :

« Je n'entends plus le canon, dit-il, je ne sais qu'en penser ? Est-ce bon ou mauvais signe ?

— Voulez-vous que j'aille aux nouvelles, colonel ? dit Châteauneuf, qui était aussi impatient d'en avoir.

— Oui, oui, mon ami, allez et revenez vite. »

Un quart d'heure plus tard, le vicomte arrivait hors d'haleine.

« Victoire ! cria-t-il, la victoire est à nous ! Grâce à la batterie du fort la Malgue, qui a fait des merveilles, les galiotes anglaises ont levé l'ancre, et le duc de Savoie bat en retraite ; j'ai aperçu, de mes propres yeux, son armée, défilant sur cinq colonnes par le même chemin qu'elle avait pris pour venir ; — quelques instants encore, et elle sera hors de la portée de la vue. »

Par un effort suprême, le colonel se mit sur son séant, et d'une voix forte encore :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! s'écria-t-il en découvrant sa tête chauve, la Provence est sauvée, je puis mourir en paix ! »

Guillemette se précipita vers le lit pour supplier le malade de rester en repos ; mais il s'était recouché de lui-même et, fatigué sans doute par cette manifestation exaltée, il ferma les yeux et s'assoupit. Tous les assistants imitèrent son silence. Mademoiselle de Tournefort tenait dans sa main celle de son frère, tout en priant pour lui ; le vicomte et sa fiancée échangeaient entre eux, à voix basse, quelques paroles d'espérance.

Une heure entière s'écoula de la sorte, Guille-

mette priaît toujours, mais une vague inquiétude s'emparait d'elle; il lui semblait que la main du malade se refroidissait dans la sienne; elle se pencha vers lui et n'entendit plus le bruit de sa respiration.

« Guillaume! cher Guillaume! dit-elle avec angoisse. »

Mais il ne pouvait répondre à cet appel; le brave colonel de Tournefort avait cessé de vivre.

V

La Croix de Saint-Louis. — Le Couvent. — La Bénédiction nuptiale. — Le Chevalier de Malte. — Une Clause du testament du Colonel de Tournefort.

Le sol français était évacué; Louis XIV loua la bravoure des Toulonnais et leur marqua sa satisfaction en accordant des récompenses à ceux qui s'étaient le plus distingués dans la défense de la ville. De ce nombre fut le vicomte de Châteauneuf, qui reçut un brevet de capitaine et le droit de porter la croix de Saint-Louis qui avait appartenu au colonel de Tournefort. La belle Isaure fut chargée par le gouverneur de la lui remettre elle-même.

Le bonheur parfait n'est pas de ce monde. Mademoiselle Guillemette trouva convenable de passer dans une retraite absolue l'année de grand deuil qui devait précéder le mariage de sa nièce; elle entra donc avec Isaure au couvent des Dames de la Visitation, et ce ne fut que de loin en loin que les jeunes fiancés purent se rencontrer et causer ensemble à travers les grilles du parloir.

Le vicomte éprouva une vive contrariété de cette séparation inattendue; elle lui fit sentir jusqu'au fond de l'âme la force de son amour pour celle qu'il regardait déjà comme sa femme devant Dieu. Quant à Isaure, toujours douce et obéissante, elle s'était soumise aux desirs de celle qui lui tenait lieu de mère, et se disposait, par la méditation et la prière, aux sérieux devoirs qu'elle allait être bientôt appelée à remplir.

Le jour vint enfin où la porte de la Visitation s'ouvrit pour laisser sortir la fiancée, parée de ses plus riches atours, et radieuse d'une beauté qui s'était encore développée pendant sa retraite.

Le vicomte de Châteauneuf, accompagné de sa mère et du reste de sa famille, était venu l'attendre à la porte du couvent, où le comte de Grignan, qui remplaçait ce jour-là auprès d'elle le brave et regretté colonel de Tournefort, lui

donna la main pour monter en carrosse et la conduisit à la cathédrale. Là, Monseigneur de Chalucet donna aux deux époux la bénédiction nuptiale, au milieu d'une foule empressée de fidèles, accourus de la ville et des environs; mais au moment où le digne prélat prononçait sur le jeune couple les paroles sacramentelles, un soupir douloureux troubla le silence de l'assemblée. Les regards d'un grand nombre de gens se tournèrent aussitôt sur celui qui l'avait poussé; c'était un homme de haute taille et de tournure imposante, dont le visage était devenu méconnaissable par une blessure à peine cicatrisée. Il sortit l'un des premiers, descendit le long du cours, et hélant une embarcation qui l'attendait sur le port, il rejoignit un bâtiment en partance. Ce personnage, que personne ne reconnut alors, était M. de Candole, l'un des prétendants d'Isaure. Laissé pour mort sur le champ de bataille, il avait été relevé par un paysan, qui l'emmena dans sa bastide, où, après avoir longtemps demeuré entre la vie et la mort, il avait enfin recouvré la santé. Il apprit seulement alors le prochain mariage de celle dont il avait aussi demandé la main; mais la pensée ne lui vint point de la disputer à un rival plus heureux. Il avait fait de sérieuses réflexions pendant sa longue maladie, la grâce divine avait touché son cœur, il était résigné à son sort, et il se rendait à Malte pour se faire recevoir dans cet ordre fameux, illustré depuis les croisades par tant de braves chevaliers, et dont il fut, le reste de sa vie, un des plus vaillants champions.

Quant à Monsieur et à Madame de Châteauneuf, ils vécurent longtemps heureux, malgré les ravages de la petite vérole qui enleva à la jeune femme une partie de ses attraits, mais non point la beauté morale, plus solide et plus réelle, dont l'autre n'était que la fragile enveloppe.

Moins éblouissante et moins remarquée, la jeune vicomtesse n'en fut pas moins tendrement aimée de son mari, qui avait déjà pu apprécier le charme de son caractère et sa vertu à toute épreuve.

Mademoiselle Guillemette ne quitta point le jeune couple, elle eut la consolation de bercer sur ses genoux et d'élever les enfants de sa chère nièce, dont le premier-né, d'après le désir qu'on trouva exprimé dans le testament du colonel, devait joindre dans son écusson les armoiries des Tournefort à celles des Châteauneuf.

COMTESSE DE LA ROCHERRE.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

RÉCIT

Aux bords de la Charente, la *Folie-Blanche* était restée inachevée; la maison n'avait ni meubles ni habitants, et les arbres, grandis en silence, couvraient de leurs épaisses ramures le cottage à jamais délaissé; mais tout ce que Gontran avait jamais pu rêver pour sa jeune fiancée, tout le luxe, l'élégance idéale dont il voulait entourer celle qu'il aimait, elle l'avait parfaitement réalisé dans son bel hôtel de la rue de Berry. C'était une demeure et c'était un tableau, car le bien-être le plus raffiné s'y mariait avec l'art le plus exquis, et de même qu'on avait demandé à l'Angleterre, à l'Amérique leurs inventions les plus ingénieuses; qu'on avait éclairé, chauffé, ventilé d'après les lois de la science moderne, de même on avait emprunté à l'art sous toutes ses formes, à l'art de toutes les époques et de tous les pays, la décoration de ce petit palais, destiné à abriter le rêve bleu du bonheur.

La majesté d'un grand salon Louis XIV était dépassée par la grâce d'un petit salon arabe, où les boiseries des califes s'assortissaient à des étoffes de soie lamées d'argent et à des faïences aux teintes vives, qui faisaient songer à l'Alhambra; les chambres à coucher étaient des merveilles de fantaisie et de caprice; le bureau de Gontran ressemblait à un musée; la salle à manger, toute flamande, faisait ressortir les tons chauds et brillants des cuivres sur la verdure de la tapisserie; et des antiques meubles de chêne, ciselés et creusés comme des bijoux, laissaient voir la vaisselle d'argent splendide et les porcelaines du Japon aux couleurs d'or, d'azur et de pourpre. La grande galerie, pleine de camélias gigantesques, était connue de tout Paris, et dans le jardin d'hiver les palmiers et les dattiers s'élevaient comme s'ils eussent senti, sous leur coupole de verre, les caresses du soleil des Indes.

Cette maison était donc un lieu de délices, et pourtant le maître, le seigneur, l'Adam de ce paradis semblait, un soir de janvier, bien peu satisfait. Il était assis près de la cheminée monumentale du grand salon, et il attisait le feu qui brûlait très-bien, et qui attestait, en s'élevant en colonnes brillantes, le froid sec qui régnait au dehors. Fatigué de cet exercice machinal, Gontran jeta les pincettes et se promena comme un lion dans sa cage; il revint vers la cheminée, il inter-

rogea la magnifique pendule : l'aiguille d'or marquait sept heures vingt minutes; il sonna avec impatience; le valet de chambre arriva :

« Madame n'est pas rentrée ? »

— Je ne le pense pas, monsieur; je vais le demander à mademoiselle Irma.

— C'est inutile. »

Il reprit sa promenade; dix minutes se passèrent encore, et la voix inflexible et douce de l'horloge sonna la demie. Il leva les épaules et dit à demi-voix :

« Elle oubliera bientôt de rentrer... Allons voir Marcel... Pauvre petit... »

Il souleva la portière de velours brun, passa par un corridor orné comme tout le reste de la maison, encombré, car un corridor est fait pour qu'on y passe, de jardinières, de vases, d'engobeurs portant des potiches ou des flambeaux, et il arriva dans les appartements de son fils. Il trouva Marcel dans la première chambre, livré aux soins d'une bonne anglaise et occupé à dîner. Molly le faisait manger, car quoique le repas parût bon et recherché, l'enfant avait des caprices et refusait ce qu'on lui offrait :

« Oh ! my dear, un blanc de poulet si joli ! regardez ! »

— Je ne veux pas ! je n'ai pas faim !

— Vous n'avez pas voulu de roastbeef, bien saignant pourtant, vous ne voulez pas ce poulet, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Papa ! s'écria l'enfant en tendant les bras à son père qui entrainait, prends-moi avec toi !

— Et ton dîner, fanfan ?

— Je ne veux pas dîner, je m'ennuie, je veux aller avec toi ! Tu me donneras à manger, dis ? »

Gontran ne put résister au regard suppliant de l'enfant; il le prit dans ses bras et il dit à la domestique :

« Qu'a-t-il fait aujourd'hui ? »

— Monsieur, dit-elle un peu embarrassée, il s'est levé, il a déjeuné, je l'ai habillé, et nous sommes allés aux Tuileries; il faisait beau.

— Seuls ?

— Oui, Monsieur, comme tous les jours... Puis il est revenu, il a fait son lunch; puis il a joué avec ses soldats.

— Seul ?

— Oui, monsieur...

— Et puis ?

— Il allait dîner ; mais il n'était pas en belle humeur, le cher baby...

— C'est bien, je m'en charge ; je le ferai dîner, et je sonnerai quand j'aurai besoin de vous. »

Il rentra au salon et mit le petit garçon sur ses genoux ; l'enfant, égayé, raconta d'une manière confuse sa journée : il n'avait pas trouvé aux Tuileries son ami Guy ; Molly n'avait pas voulu qu'il courût sur la glace de la pièce d'eau, mais il avait eu froid et il s'était bien ennuyé pendant qu'elle causait avec une de ses amies ; à la maison, il n'avait pas quitté sa chambre, et ses joujoux ne lui plaisaient plus, excepté le singe qui jouait de la flûte, et celui-là, sa maman l'avait enfermé...

Gontran écoutait ce babil enfantin avec une gravité mélancolique ; il y voyait probablement autre chose que l'absence de Guy ou la captivité du singe. Tout à coup une voiture retentit bruyamment sur le pavé gelé et s'arrêta court devant l'hôtel ; la porte retentit, il distingua un pas léger et le bruissement des jupes de soie ; la porte s'ouvrit, et Blanche parut, toute enveloppée de velours et de fourrures.

« Eh quoi ! Marcel est là ? dit-elle en entrant.

— Oui, il s'ennuyait avec Molly. Mais, Blanche, savez-vous l'heure qu'il est ?

— Oh ! je suis en retard, je l'accorde, répondit-elle, en jetant sur un fauteuil son manteau, son manchon et son chapeau. Je suis fatiguée à mourir ; figurez-vous que j'ai fait onze visites, oui... onze... Ces jours me tueront, et en quittant madame Durauguel, je me suis souvenue que je n'avais pas de fleurs pour ce soir...

— Alors, station chez la fleuriste ?

— Comme vous dites, cher, et j'ai trouvé...

— Madame est servie ! dit un domestique en ouvrant les deux battants de la porte qui menait à la salle à manger flamande. »

Le mari et la femme se mirent à table, et l'enfant fut placé près de son père ; il mangea un peu, du bout des lèvres, il pleura et puis s'endormit.

« Voilà ce que c'est que de l'avoir à table ! dit Blanche. C'est une de vos fantaisies, Gontran.

— J'en conviens : la place de l'enfant est entre ses parents et non près d'une Molly quelconque.

— Oui, quand il saura se tenir à table ; mais le voilà qui dort sur son assiette.

— J'avoue, répondit Gontran avec une sourde impatience, que ces arrangements de famille ne sont possibles que dans une maison réglée et où tout n'est pas livré au désordre et au caprice. Pour élever des enfants, il faut soi-même savoir se plier à la règle.

— Admirable ! dit Blanche avec un petit sourire ; est-ce une allusion, par hasard, à mon retard de ce soir ?

— Quand cela serait ?

— Vous savez fort bien que je hais les codes faits à l'avance, et que je trouve les règlements parfaits pour les communautés.

— Un mariage est une communauté, et lorsqu'on vit coude contre coude, il faut s'imposer quelque gêne pour son voisin. »

Blanche rougit et repoussa son assiette :

« Voilà, dit-elle, bien de l'aigreur pour un petit retard ! Mon Dieu ! Gontran, nous vivons dans le monde, puis-je faire autrement que tout le monde ? Ce malheureux lundi est le jour de toutes mes amies, de mes cousines, de Berthe, de Marthe, de madame Delarue, de madame Lewel, de la petite Smithson, de madame d'Hervé, de *tutti quanti* ; elles demeurent aux quatre coins de Paris, je passe quatre heures à courir de l'une à l'autre... est-ce de ma faute, enfin ? Si je ne vais pas chez elles, elles ne viendront pas chez moi, c'est clair... et tu es fâché ! »

Gontran s'apaisa aussitôt au son un peu plaintif de la voix qu'il aimait :

— Je ne suis pas fâché, dit-il, jamais je ne saurais me fâcher contre toi, Blanche, mais je regrette que tu te sois livrée tout entière à ce monde de Paris : il ne te reste ni temps ni attention pour ta maison, pour notre enfant, pour tout ce qui doit captiver et charmer une femme.

— Ne gronde pas, dit-elle d'une voix câline ; nous allons au bal ce soir, et j'aurai mauvaise mine si tu me fais de la peine.

— Au bal ! s'écria-t-il, et où donc ?

— Mais chez les Boisserey, tu ne peux l'avoir oublié : c'est pour eux que je suis allée chez la fleuriste, et tu verras quelle guirlande j'ai choisie ! quelque chose d'inédit !

— Quand as-tu accepté cette invitation ?

— Quand ? mais je n'en sais rien : quand on me l'a faite, sans doute.

— Je l'ignorais absolument.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Cela fait que je n'irai pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je n'en ai nulle envie, première et excellente raison, et en second lieu parce que j'ai à écrire.

— Oh ! par exemple !

— Ma correspondance est en retard.

— Et il faut absolument que vous la mettiez au courant ce soir ?

— Il faut bien s'arrêter une fois : demain nous dinons chez votre mère, en gala ; après-demain soirée, que j'ai acceptée, celle-là, chez le président ; le surlendemain ce sera autre chose.

— Vous ne venez pas, décidément ?

— Non.

— J'irai avec ma mère.

— Comme vous voudrez. »

Elle se leva de table et passa chez elle ; le petit Marcel fut emporté, profondément endormi ; Gontran resta seul, rêvant et tisonnant. Il lut les journaux du soir, mais sa pensée errait loin des discussions du Sénat, de M. Troplong, de M. Rouher ou de M. le baron Dupin ; les mots passaient sous ses yeux sans qu'il se rendit compte de leur

sens; au bout d'une heure et demie, Blanche apparut rayonnante dans sa toilette de bal; sa robe de soie rose pâle, couverte de point d'Alençon, traînait sur le tapis; un bouquet de mugnets en perles et diamants tremblait et scintillait dans les dentelles de son corsage; la guirlande de fleurs de pommier (inédite alors) brillait d'un frais éclat dans ses opulents cheveux noirs; elle était belle, vraiment belle, ce qui est rare, car la grande toilette, les coiffures recherchées et le décolletage embellissent rarement les visages féminins. Mais la taille élancée de Blanche portait bien ses amples draperies; son visage irrégulier, mais animé et plein de vie, donnait plus de grâce à ses ornements, un peu prétentieux toujours, qu'il ne leur en empruntait. Elle se posa devant son mari et lui dit :

« Suis-je bien, Gontran ? »

— Parfaitement, dit-il sans presque la regarder.

— Adieu alors, à tantôt.

— A tantôt. »

Elle lui tendit la main, il la serra. Oh ! comme le mot : *Je reste !* eût été accueilli en ce moment-là ! Il était bien loin de la pensée de Blanche, et il ne se rencontra pas sur ses lèvres. Ils se quittèrent.

Gontran passa dans son cabinet de travail, et il écrivit :

A MADAME MARGUERITE DE VALZAY,
A PORT-SAÏD.

Paris, 14 janvier 18...

Ma bonne sœur,

L'almanach et surtout ma mémoire me rapprochent mes longs retards avec toi, si fidèle correspondante; je n'ai d'autre excuse que l'excuse banale familière aux Parisiens : Je n'ai le temps de rien, mon temps est dévoré ! Rien de plus stupide, et pourtant rien de plus vrai : le monde ressemble à ce poulpe, si amoureuxment décrit par Victor Hugo : une fois qu'il vous a enlacé dans ses nombreux tentacules, il ne vous lâche plus; vous êtes son captif, il vous entraîne, non vers les trous glauques de l'abîme, mais dans une espèce de roue d'écureuil, dont chaque degré représente une visite, un dîner, une soirée; vous croyez avoir fini, du tout, la roue marche et vous entraîne avec elle. Vous n'avez pas d'excuses à présenter, sauf la maladie, et encore... sauf la mort, tout au plus. J'oubliais la pauvreté, celle-là coupe court à tout. Tant que vous êtes riche et à peu près ingambe, vous allez et vous irez, vous parcourrez le cycle complet des supplices mondains. Vous vous écriez : Je suis allé hier chez le président ou le général, grâce ! Comment ! grâce ? raison de plus pour aller aujourd'hui chez le vice-président ou le colonel, ou le banquier ou le notaire; ils seraient surpris et offensés si vous les négligiez.

Et l'on va... et l'on se fatigue, et l'on s'ennuie, et l'on s'énervé; et l'esprit perd sa vigueur, le caractère sa trempe, l'âme son élévation, dans cette poursuite acharnée de ce qu'on veut bien appeler *plaisirs*. Rien de sérieux ni de profond ne peut naître dans une vie pareille. Je ne travaille plus, même de ce travail agréable des gens riches, des lectures comparées, des lectures faites le crayon à la main; je ne lis plus que des journaux ou quelques articles de Revues; je ne puis tenir à jour, tu le vois, ma correspondance; je néglige mes vieux amis : le temps est dévoré.

Pendant les deux premières années de notre mariage, nous avons vécu assez paisibles, et surtout parfaitement heureux; la naissance de Marcel mit le comble à notre félicité, et durant une année entière je vis Blanche livrée aux soins de la maternité, plus belle, plus attachante que jamais, et je pensais que la vie entière allait se passer dans cet heureux tête-à-tête, ma femme à côté de moi et des enfants sur nos genoux. J'avais compté sans ma belle-mère. Elle vint habiter près de nous, à l'époque de la naissance de Marcel; elle renoua, pendant que Blanche était toute à ses joies maternelles, elle renoua ses anciennes relations, elle en fit de nouvelles; elle prépara si bien les voies que, dès le troisième hiver, nous fûmes lancés ! Ces invitations, ces visites, ces toilettes amusaient Blanche, qui sortait d'une retraite un peu claustrale; je ne m'opposai à rien et je l'accompagnai patiemment dans ses caravanes à travers le monde parisien. Je m'amusai au début; je comparais ce que je voyais avec ce que j'avais vu dans ma prime jeunesse, et déjà, comme les vieillards, qui vantent le passé aux dépens du temps actuel, je trouvais que le luxe ne remplaçait pas l'intelligence, et qu'une conversation nourrie valait toutes les dindes truffées du monde. Je les mangiai cependant, ces dindes, et j'en offris l'équivalent; j'acceptai des diners, j'en rendis; j'allai à des soirées et j'appris, par mon expérience, combien il est difficile d'en donner, et quelle affreuse corvée c'est que de vouloir amuser cent ou deux cents personnes... Au bout d'un hiver, j'en eus assez, je soupirais après nos diners en tête-à-tête, nos tranquilles soirées et nos promenades à deux, à trois, car enfin, Marcel marchait déjà bien. Mais ma chère petite femme avait bu à la coupe et elle n'était pas rassasiée; je la conduisis de nouveau, et cette fois-ci, je m'ennuyai en plein; cependant, l'habitude se fit, je m'accoutumai à ne plus employer mon temps. et tout en le perdant, j'en déplorai le gaspillage. Et que d'autres gaspillages !

Ne me prêche pas, Marguerite : tu prêcherais un converti qui ne veut pas cependant changer de vie. Ma femme se plaît dans cette existence, et j'aime ma femme, tout est là. Parfois, il m'arrive de désirer que Blanche soit autre qu'elle n'est, mais toujours je l'aime comme elle est, et je place

son bonheur avant le mien. Je me reproche même quelques reproches qui m'échappent, quelques moments d'humeur dont je ne suis pas le maître, car enfin, ce n'est pas elle, c'est sa mère, cette enfant gâtée de cinquante ans, cette tête fêlée, qui, née pour mon malheur, lui donne le dégoût de son intérieur et le goût passionné du monde. Chaque fois que Blanche, un peu lasse, veut enrayner, sa mère la harcèle, l'éperonne, la stimule, et ne tarde pas à obtenir gain de cause.

« Quoi! tu manquerais tel dîner! tu n'irais pas à ce bal! tu ne viens pas courir un peu les magasins ce matin! tu renonces à faire le tour du lac! quelle folie!

— Je suis fatiguée, maman, vrai!

— Raison de plus, il faut se secouer. Moi, je suis à moitié morte, je vais pourtant aller faire des visites, sans compter le concert de ce soir, et *Don Juan* demain. Allons, tu viendras, dis? »

Et elle vient, et je la suis, et nous tournons dans ce cercle infernal. Nous désertons notre maison, notre enfant, nous étouffons le bonheur par les mains du plaisir, et je n'ai pas la force de réagir sérieusement. Je crains, vois-tu, avant tout, de voir Blanche s'ennuyer; esclave qu'elle est de ce bruit, de cette agitation, elle s'ennuierait le soir, chez elle, et je verrais son front assombri, ses yeux rêvant dans le vague; j'entendrais sa voix amollie et ennuyée, c'est là un spectacle que je ne puis soutenir. Ris de ma faiblesse, mais surtout plains-moi.

Tu es donc décidément fixée en Egypte! Cet emploi que mon neveu y remplit ne durera pas plus sans doute que le rétablissement complet de sa santé. Si tu tardes à revenir, j'irai vers toi: j'ai soif de te voir, ma bonne sœur, et je voudrais te ramener en France, près de nous; il me semble que ta douce raison, ton affectueuse influence, feraient du bien à ma chère femme, et la délivreraient peut-être des rêts où sa mère la tient captive.

Ecris-moi, je t'en prie; tes lettres me rassérèment.

Je t'embrasse, ainsi que mon neveu, et suis à toi.

GONTRAN.

Il cacheta sa lettre et se leva pour aller se coucher; il était une heure du matin.

« Le cotillon la mènera bien jusqu'à trois, se dit-il. Allons voir Marcel. »

L'enfant dormait tranquillement dans sa belle chambre bleue. Dans le cabinet voisin, Molly ronflait. Gontran se pencha et baises le front blanc et les cils abaissés de Marcel, en disant:

« C'est sous la garde de ta mère que tu devrais dormir, pauvre petit! Tu as donc perdu ton bouclier! »

JOURNAL DE CHRISTINE

Val Saint-Jean, février 18...

J'ai eu hier la plus amicale, mais la plus sé-

rieuse discussion avec Henriette. Elle a repris un thème déjà trop poursuivi: celui du mariage, de mon mariage, à moi, Christine, avec le neveu de M. le curé, avec M. Hubert Renoz. Que de raisons elle a fait valoir! sa longue et constante affection, l'honorabilité, la sûreté de son caractère, la sympathie que j'éprouve pour sa famille, le désir de me voir fixée dans la vie et de pouvoir éprouver à mon tour ce sentiment de la maternité qu'elle exprime comme elle le ressent, ardemment; toutes ces raisons, elle me les a données avec la chaleur de l'amitié, mais à ces raisons ma raison résistait.

« Pourquoi veux-tu que je me marie?

— Pour ne pas être seule.

— Je ne suis pas seule, puisque Edouard et toi ne me quittez pas; le Val Saint-Jean vous plaît et nous pouvons y finir nos jours ensemble.

— Sans doute, mais des amis, des parents, ne valent pas un mari. Vois-tu, à moins d'avoir choisi Dieu pour son unique partage il faut se marier, s'appuyer sur un bras, sur un cœur, éprouver et recevoir une affection exclusive. Puis les enfants! tu n'y songes pas!

— J'ai les tiens.

— Pauvre chère! tu es bonne de les aimer ainsi! Mais si tu savais ce que c'est que de les avoir à soi, pour de vrai!

— Je l'ignorerais toujours, mais je vivrai d'autres sentiments. Tant d'autres passent leur vie sans amour conjugal et maternel, et sourient néanmoins. Vois mademoiselle Julienne!

— Je ne puis comparer Julienne à Christine.

— Je t'assure que je serais très-heureuse de lui ressembler. Elle est parfaite.

— Dans son ordre, oui. C'est une vieille fille accomplie, pieuse, douce et charitable, mais quelle femme serait Christine!

— Ton amitié te fait bien illusion.

— Je ne suis pas seule à le penser: c'est l'avis d'Edouard; je ne parle pas de M. Renoz.

— Chère amie, tant il faut te le dire, l'opinion de M. Renoz ne sera jamais rien pour moi.

— Que lui reproches-tu?

— Rien; je l'estime beaucoup, j'aime sa famille, mais lui me demeurera éternellement étranger.

— Ah! Christine, est-ce raisonnable?

— Oui, je suis satisfaite, je ne demande rien, non, rien de plus que ce que Dieu m'a donné.

— Bien vrai? dit-elle en me regardant dans les yeux. Pourtant, Christine, au fond de ces yeux qui ne savent pas mentir, il y a un peu de mélancolie.

— Hélas! dis-je, pourquoi non? Le contraire est-il possible! quelle est la créature arrivée à vingt-cinq ans, un quart de siècle, qui n'ait pas son regret! son souvenir triste dans le passé ou son appréhension dans l'avenir? toi-même...!

Elle mit son doigt sur mes lèvres:

« N'achève pas! dit-elle; je n'ai que trop de

soucis, car j'ai trop de tendresses... plus on aime, plus on craint!

— Tu vois comme les affections humaines amènent des larmes!

Elle me regarda et me dit :

« Dieu, tes amis et les pauvres te suffiront toujours! C'est là ce que tu veux dire, n'est-ce pas? »

— Oui, dis-je.

— Pourquoi cet homme a-t-il passé dans ta vie! s'écria-t-elle tout à coup. »

A mon tour, je mis le doigt sur ses lèvres :

« Et il faut refuser M. Renoz? »

J'inclinai la tête et je l'embrassai :

« Avec toi pour toujours! dis-je, c'est le rêve de notre enfance. Souviens-toi! »

Elle me quitta pour aller écrire à M. le curé, le remercier de l'honorable alliance qu'il me propose et refuser d'une façon irrévocable. Refus irrévocable! j'accepte ce mot, je l'accepte pour tous les espoirs humains; je ne veux rien, ne regrette rien, n'espère rien: une goutte d'eau suffit à un petit oiseau, la goutte d'eau que Dieu me donne suffit à tromper ma soif de bonheur, je me désaltérerai ailleurs.

Je suis calme, je pense à Dieu, j'essaie de me plonger chaque jour plus avant dans cette divine pensée qui formait au désert la société des solitaires et qui remplit encore de ravissement ces cloîtres muets où tant de femmes ont caché leur vie et leur jeunesse; je m'occupe un peu des pauvres, je vis auprès de ces parents qui me sont si chers; j'habite un délicieux pays, je puis pourvoir à des besoins modestes, j'ai de bons serviteurs: que ce lot paraîtrait enviable à tant de créatures déshéritées... et si je ne suis pas pleinement heureuse, n'est-ce pas de ma faute?

Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi!

Val Saint-Jean, mars 18...

Je suis parfois tentée, dans le secret de mon âme, de pleurer sur moi-même et de me plaindre de mon sort; c'est vraiment méconnaître les bontés de la Providence. Il faut comparer pour apprécier, et baisser les yeux sur les petits et les humbles, au lieu de les lever sans cesse vers ceux qui habitent les sommets de la félicité humaine. On m'envie aussi, moi; ceux qui sont en bas me regardent et disent peut-être: Elle est heureuse! pourquoi elle? pourquoi pas nous?...

Que j'ai vu de misères depuis deux jours! cette pauvre petite malade, par exemple, cette petite Aimée, dont le nom est une triste contre-vérité, et qui languit malade et délaissée, sous les yeux indifférents de son père, sous les yeux cruels de sa belle-mère, dans quelle tristesse je l'ai trouvée! quel dénuement de tout ce qui est agréable, de tout ce qui est utile, de tout ce qui nous semble indispensable! Elle était couchée sur un mauvais grabat, au fond d'un ignoble réduit, où l'on

remise les vieux meubles, les sacs de graines, les courges, les râtaux et les bèches, — et l'enfant malade; toute seule, ayant auprès d'elle, sur une table boiteuse, un verre d'eau, un chiffon de pain et une pomme; l'ennui la consume, la fièvre la dessèche, la cruelle toux déchire sa pauvre poitrine, et toujours elle est seule!

« J'aime mieux, m'a-t-elle dit; elle me fait peur! toujours elle crie sur moi, toujours elle se plaint que je coûte plus que je ne vaudrais... »

Elle, c'est la belle-mère: quant aux dépenses de la pauvre enfant, jamais ironie ne fut plus amère.

« Et votre père? »

— Ah! il vient quelquefois... mais il n'ose rien dire, il a peur... elle crierait, elle se fâcherait, il a peur... »

Les chétifs petits services que je pus rendre à la pauvre Aimée, la firent d'abord sourire, puis pleurer de reconnaissance. Je lui mis une chemise, un mouchoir et une camisole que j'avais apportés pour elle; je lavai son joli visage qui sera bientôt caché sous la terre, et je peignai ses courts cheveux noirs :

« Vous êtes comme ma mère, me dit-elle... »

Et je me plaindrais! moi à qui Dieu donne la santé, moi qui vis dans une atmosphère d'amitié et dont l'enfance fut entourée de soins si affectueux et si éclairés! Pauvre Aimée!

Et cette vieille, si profondément isolée ici-bas, et qui pleure toujours l'abandon où la laisse sa fille, sa Rosette qui s'est ennuyée auprès de sa mère, ennuyée de sa vie et de son labeur paisibles, et qui a déserté la maison où elle avait grandi; quelle profonde et incurable tristesse au fond de cette âme de mère! L'ingratitude et l'oubli de sa fille la percent à toute heure comme un glaive, et pourtant elle a encore pour l'enfant qui l'oublie les inquiétudes maternelles. Elle me disait :

— Où est-elle? elle court le pays avec ces Bordelaises qui vendent de la toile et des foulards, elle est bien loin d'ici... malade peut-être? sans pain peut-être?... Voyez-vous, mademoiselle, je ne dors guère la nuit, et toujours Rosette m'apparaît. Je la vois pâle, abandonnée, mourante au coin d'une rue, dans un champ... Elle dit: maman! comme autrefois, lorsqu'elle était malade, je l'entends... et les pleurs m'étouffent... Ou bien je pense qu'elle se perd, orgueilleuse et jolie comme elle l'est... j'aimerais mieux, Dieu m'en est témoin, qu'elle fût dans son suaire... et elle ne pense jamais à moi! »

Que dire pour consoler de semblables peines? Quelle autre consolation offrir à ce cœur désolé que de lui montrer son Dieu abandonné, renié, trahi?... Elle comprend, elle pardonne, elle prie, mais la plaie est de celles que l'on emporte au tombeau... Et je me plains! J'ai souffert de l'inconstance d'un cœur qui ne me devait rien, mais ai-je vu mépriser vingt ans d'amour et de sacrifices? ai-je veillé, travaillé comme cette pauvre veuve l'a

fait pour sa fille unique, ingrate comme l'oiseau qui s'en va du nid dès que ses ailes peuvent le porter ?

J'irai voir souvent cette pauvre femme et la petite Aimée, j'apprendrai le courage à leur école... Mon Dieu ! donnez-moi un cœur d'enfant pour vous, un cœur de mère pour tout ce qui souffre, un cœur ferme et sévère pour moi-même... Tirez-moi des vains attendrissements, des dangereux retours sur soi, de l'étude égoïste de mon propre cœur ; faites-moi vivre pour vous et pour ceux que je dois aimer... »

GONTRAN A MADAME DE VALZAY, A ISMAILA.

Dieppe, août 18...

La date de ma lettre te dira que nous sommes très-fidèles à la consigne mondaine. Nous nous portons à ravir : Blanche, malgré les fatigues de l'hiver, est pleine d'élasticité et de vie ; Marcel grandit et prospère ; je me porte comme toujours, c'est-à-dire très-bien ; néanmoins nous sommes à Dieppe, avec les enfants rachitiques et les femmes malades. Je ne m'en plains pas : la mer est toujours bonne à voir, les campagnes normandes me plaisent, et la petite ville même a son attrait. Mais ma belle-mère nous a suivis, ou pour mieux dire elle est le commandant du corps d'armée. Je comprends les plaisanteries des petits journaux à propos des belles-mères, non que je les confonde toutes avec celle dont le sort m'a gratifié, mais conviens qu'avoir auprès de soi tous les jours, à toute heure, une femme essentiellement nulle, frivole, légère, qui a sur votre femme, sur la mère de votre enfant, des droits imprescriptibles ; voir qu'elle exerce, et d'ancienne date, une influence néfaste sur cette jeune âme que vous voudriez posséder et guider seul, c'est là un supplice quotidien qui rendrait hargneux l'homme le plus débonnaire.

Madame Lanfrand ne peut pas rester chez elle, il faut que ma femme déserte sa maison pour lui plaire ; elle ne peut pas demeurer seule, il faut que ma femme lui tienne compagnie ; il faut que tous les jours amènent leurs plaisirs ; il faut que ma femme renonce à toute occupation, à toute affection, pour l'aider à se divertir et à porter gaillardement le poids de son ennui ; elle ne peut se plaire longtemps ni dans le même endroit, ni avec les mêmes figures : il faut que ma femme la suive dans ses vagabondages ; le goût est tourné maintenant du côté des connaissances venues des quatre coins de l'horizon ; on ne peut

énumérer ce que madame Lanfrand connaît en fait de Russes, de Serbes, de Valaques, de Moldaves, d'Américains, d'Anglais, d'Italiens et d'Espagnols ; on apprend la géographie en l'entendant parler de ses intimes d'une saison. Je ne m'en plaindrais pas, si là, comme de coutume, elle n'entraînait ma femme ; si elle ne lui faisait désertir nos anciennes et bonnes relations pour cette tribu cosmopolite, dont le passé nous est inconnu et dont les compromettantes allures perdraient vite une femme telle que Blanche. J'ai donc fait opposition à ces relations en général, et en particulier à l'intimité qui s'établissait entre ces dames et une princesse polonaise, dont la noblesse, la prinerie et la réputation me sont également suspectes. Il y a eu clameur de haro ; ma belle-mère s'est révoltée :

« Une grande dame ! une amie présentée par elle ! une femme délicieuse qui avait pour Blanche la plus vive amitié : vous êtes fou, Gontran ! »

Blanche s'est étonnée et puis un peu fâchée. (On s'amuse tant chez la princesse ! — Certes, on s'amuse chez ces étrangers qui viennent en France comme au café, pour s'y divertir.) Que j'étais donc absurde de me méfier d'une femme du meilleur monde, riche, bien posée, et toute la kyrielle des qualifications à la mode ! Voyez à Dieppe comme elle est entourée !

« Il est vrai, chère Blanche, mais je souhaite que vous ne soyez pas une des constellations de sa cour. Que voit-on autour d'elle ? Des femmes de la colonie parisienne, suspectes par cela seul qu'elles sont inconnues, et des jeunes gens. Je ne veux pas que madame d'Anzac figure dans cette tribu ; je ne veux pas, je m'y oppose absolument... »

Je t'épargne, Marguerite, la scène que j'eus à subir et que je soutins bravement. J'eus gain de cause ; Blanche ne rendit pas la visite que la princesse lui avait faite : elle m'obéit par le fait matériel, mais elle n'est ni convaincue ni domptée. Sa mère la soutient dans une sourde opposition : elles me trouvent extrêmement sévère et parfaitement ridicule. Soit ! la réputation de ma femme m'appartient : je dois la défendre contre ses propres imprudences et contre les dangereuses excitations de sa mère !

Je suis triste ; plains-moi, ma bonne sœur ; il nous serait si facile d'être heureux !

A toi. GONTRAN.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LA FAMILLE AZOTE

1

AYANT LA RETRAITE

Connaissez-vous la famille Azote ?

Vu la distance qui nous sépare, je n'ai pas entendu votre réponse, aimable lectrice ; si c'est oui, je le regrette ; si c'est non, je vous en fais mon compliment.

La famille Azote, qui est plus nombreuse qu'aucune autre famille, a manqué détruire cette honnête liberté, cette vie simple, douce, facile, cet ensemble que j'appelle bonheur, et qui me suffit en attendant de la bonté de Dieu les joies du ciel.

C'est à force de courage et de constance que j'ai échappé à la morbide influence de gens insupportables ; et si vous me voyez si tranquillement assis au coin de mon feu, en face de ma femme, vous pouvez à votre tour m'adresser vos félicitations.

D'abord, existe-t-il sur notre planète une seule chose dont on ose comparer les charmes aux charmes du chez soi ? Non, rien entre les pôles. Sans avoir parcouru les cinq zones, sans avoir jamais franchi plus de distance qu'on n'en mesure entre trois ou quatre degrés du méridien, je crois avoir acquis la certitude de ce que j'avance. Qu'irais-je faire chez les Hottentots ? Pas grand-chose ; chez les Esquimaux ? Pas davantage ; chez les Patagons ? Rien du tout. Quant à parcourir des contrées où l'on vit à peu près comme je vis, où je trouverais peu de changement, si ce n'était étouffer ou geler, je ne m'en soucie pas. Mon humeur n'est pas voyageuse, et, la Providence ayant pris soin de choisir entre mille la compagnie de mon existence, j'ai reconnu en elle la même indifférence pour tout ce qui est pérégrination ; un haut enthousiasme pour ce qui est installation, arrangements définitifs, vie sédentaire, enfin ce que j'appelle amour des chenets, ce que d'autres nomment prosaïquement pot-au-feu. Vous direz l'un ou l'autre, mais nous sommes heureux !

Si vous ne me croyez pas, demandez-le à ma femme dès ce soir. Prenez garde, réveillez-la bien doucement ; elle a laissé tomber sur ses genoux le vénérable tricot que je lui vois toujours entre les mains à cette heure ; ses yeux se sont fermés à son insu, et j'ai fait comme si je ne m'en apercevais pas. Il ne m'est point désagréable d'atten-

dre, en lisant mon journal, la fin de ce petit somme qui suit notre dernier repas. Le moindre bruit la fait revenir à moi, et c'est toujours dans un sourire qu'elle reprend la vie et son tricot où elle les a laissés. Oui, elle aussi aime le chez soi, et ne demande à aucune latitude ce que nous trouvons si facilement chez nous : une modeste fortune, le confort suffisant, une bibliothèque de choix, une très-bonne femme, et enfin (à part toute vanité) un très-bon mari.

Il y a pourtant des gens qui ne se contenteraient pas de ce placide bonheur !... Ils m'étonnent.

Eh bien ! cette tranquille et joyeuse vieillesse, j'ai vu le moment où nous la manquerions ! C'est de la joie tranquille que je parle, car la vieillesse on ne la manque pas, et comme elle arrive plus tôt qu'on ne l'attendait, elle vous attrape sans vous amuser.

Comment notre repos a-t-il pu être menacé dans ces années de grâce dont tous les jours nous bénissons le ciel ensemble ? Si je réponds à cette question que votre bon cœur a formulée, me croirez-vous ? ou bien, me taxant d'exagération, penserez-vous que j'ai besoin de trop pour être heureux ? Je crois pourtant avoir eu, pendant ma longue vie, une forte dose de patience ! Il est vrai que la dose a toujours été diminuant, ce qui est propre à toutes les doses, et qu'il ne me reste plus du tout de patience ; mais si j'en avais encore, je ne saurais qu'en faire ; on est si bien chez nous !

Pour vous aider à juger la question, permettez-moi de redescendre au bas de la montagne. Il ne faut à présent que cinq minutes pour la gravir, bien que j'y aie mis près de quatorze lustres.

Il y a en ce monde une chose fort remarquable, et je pense que vous l'aurez remarquée comme moi : c'est qu'on fait rarement ce qu'on veut, et très-souvent ce qu'on ne veut pas ; l'un est la conséquence de l'autre. Tel qui naît avec des instincts débonnaires devient soldat, à son grand étonnement. Les circonstances l'ont poussé ; il s'est trouvé là sans trop savoir comment ; il monte de grade en grade ; le goût de la chose ne lui vient pas, c'est égal, personne ne s'en inquiète, et lui-même, par prudence, y pense le moins possible. Néanmoins, soyez-en persuadée, ce monsieur ne deviendra pas maréchal de France. Il est depour-

vu d'ambition; ce fameux bâton le laisse aussi calme que si c'était un bâton sans métaphore. Pourquoi? Parce qu'il n'était pas fait pour être soldat et qu'il l'est tout de même.

J'ai vu de vieux garçons se tirer les cheveux de désespoir en regardant un bon ménage, et n'en rester pas moins vieux garçons, tous les jours un peu plus que la veille.

J'ai vu, c'était le pire, des époux se demander ce qu'ils étaient venus faire dans cette galère.

Oui, hélas! c'est une des tristes conditions de l'humanité; les circonstances disposent de nous, beaucoup plus que nous ne disposons des circonstances.

La coutume, une imprudence, une maladie, un examen manqué, une fausse démarche, une nécessité du moment, voilà ce qui souvent nous décide à occuper telle ou telle position dans ce grand casier qu'on appelle la société.

Une fois dans sa case, on s'y tourne et retourne; on la trouve petite, étroite, gênante; et, connaissant mal les autres, on les suppose toutes plus larges, plus hautes et plus commodes. Il serait plaisant de voir un homme entrer successivement dans chacune des cases, et y trouver d'énormes inconvénients à mesure qu'il pourrait se dire : c'est la mienne. D'où cela vient-il? De ce que, selon le naïf dicton de nos pères, beaucoup moins susceptibles que nous en fait de comparaisons, l'âne sent où le bât blesse.

Pour être juste, il faut reconnaître qu'on est infiniment mieux logé dans certaines cases que dans d'autres, ce qui motive des regrets, des désirs et de très-innocentes ambitions.

Or, j'étais dans ma case comme vous êtes dans la vôtre. (Le ciel fasse que vous vous y plaisiez!) C'était une case inconmode; on travaillait beaucoup et l'on gagnait peu. Ceci n'a rien de contraire à nos usages; règle de trois inverse : moins répond à plus.

Imaginez un homme sans goût pour la locomotion, n'ayant d'autre attrait que la famille, le foyer, ses amis, ses livres et sa plume; imaginez cet homme poussé, par un concours de circonstances, dans une carrière active qui l'envoie à droite et à gauche en inspection, refaire les additions des autres, les prendre en faute s'il y a lieu, enfin les ennuyer. Cet homme fut moi. Je me plains quand j'y pense. Quel quiproquo!

Je n'avais alors à Paris qu'une chambre et un cabinet; point de verdure à l'horizon, mais des tuiles, moi qui n'aimais que la campagne! Mon mobilier était fort simple, et mon train de maison se composait du frotteur, qui venait tous les jours faire ma chambre. Beaucoup d'hommes auraient à peine jeté un regard sur cette petite solitude; je l'aimais pourtant, parce que c'était ma chambre.

Une chambre, ce n'est pas comme une case. Les souvenirs, les habitudes et l'indépendance font qu'un homme préfère presque toujours sa

chambre à celles de ses contemporains. Là, il est son maître. Toute comédie cessant, il peut redevenir lui-même; triste, maussade, rêveur, studieux, paresseux, léger, sombre ou enthousiaste, l'homme est tout cela, et la femme aussi.

Ma chambre était à mes yeux une sorte de vestibule, que je traversais avant d'entrer dans le lieu fortuné où j'établirais mes pénates!... Des pénates? quand on est sans carrière et qu'un faible patrimoine ne vous permet que la vie solitaire? Non, ces petits dieux domestiques veulent autour d'eux une certaine aisance, sinon ils ne savent pas plus que d'autres entretenir la paix et prévenir les larmes. Donc point de pénates, point de maison, point de famille. L'isolement, toujours l'isolement, à moins d'un travail persévérant... Mon choix ne fut pas long. Comment aurais-je pu hésiter? Je n'aimais pas le bruit, le Paris turbulent; mes amis étaient en petit nombre; je ne me mêlais guère aux étrangers, et je n'avais pas assez de fortune pour acheter ce qui n'est pas l'amitié, je veux dire le plaisir, le *far niente*, l'étourdissement.

Vous croyez peut-être que je désespérais de l'avenir? Cela serait arrivé probablement; mais il y avait à Paris un vieil ami de mon père, qui m'aimait par continuation; bon, indulgent par nature, ne cherchant qu'à me faire du bien! Oh! le doux vieillard! Il me semble le voir encore.

C'était une de ces figures antiques qu'on croit faire partie d'un musée. Comme il était petit et gros, le temps lui avait donné une forme carrée (les gens carrés sont en général très-accommodants, l'avez-vous remarqué?). Peu soucieux de la mode dans son jeune temps, il en était venu dans sa vieillesse à l'entier mépris des inventions nouvelles en fait de costume. En conséquence, il ne changeait point d'aspect, et tel que mes yeux d'enfant l'avaient vu, tel je le voyais, avec son manteau à triple collet et son chapeau à larges bords qui me donnait envie de rire quand j'étais petit. M. Patrice avait un visage sérieux, mais doux et aimable dans l'intimité. Exempt de faiblesses, ayant mené une vie toute de sagesse et de raison, il comprenait à merveille les illusions de la jeunesse, ses ignorances et ses déceptions.

Quand j'allais voir mon vieil ami, il me questionnait avec une bonhomie si paternelle que je ne craignais pas de lui ouvrir mon cœur et de lui en montrer les ennuis, les aspirations et les souffrances. Même j'osais le prendre pour discret confident de mes rêves, et, dans mes jours d'expansion, j'allais jusqu'à rebâtir en sa présence, pour la centième fois, mon château en Espagne. Or, ce château en Espagne c'était une maison en France, à la campagne, un jardin, quelques champs d'avoine ou de luzerne, et dans ma maison une femme de bonne humeur!

Quand je déversais ainsi mon âme dans celle du bon M. Patrice, il me témoignait un vif intérêt, souriait et me disait, tout en ouvrant sa tabatière :

« Ça viendra, mon enfant; travaille, ça viendra. »

Il a été prophète. Oui, ce beau château en Espagne s'est élevé progressivement; mais quand ai-je pu jouir de l'ensemble? Quand j'ai eu traversé la vie dans sa plus grande largeur, poussé malgré moi par les circonstances dans une carrière active s'il en fut, où l'on me transbordait incessamment comme un ballot sans adresse précise. Je suis vieux, on ne me le dit pas, mais tout le monde le sait; eh bien! je viens de terminer tout dernièrement mon installation. Mon beau rêve s'est réalisé juste à l'heure où l'on n'en fait plus, parce que le grand réveil approche. Enfin je suis content, je respire librement, je me chauffe, et ma femme et moi nous ne bougeons presque plus, ce qui est le *nec plus ultra* de la satisfaction pour les gens qui se sont trop remués.

Comment se peut-il, direz-vous, qu'un homme fait pour les champs et les doux labeurs de la pensée, se soit fourvoyé au point de vérifier des comptes à travers les villes, toujours sous un toit de passage, sans pendre la crémaillère nulle part, sans se livrer à aucun de ses goûts?

C'est très-possible; la preuve, c'est que je l'ai fait, et vous l'auriez fait à ma place, je le présume, si vous eussiez eu comme moi deux génies familiers toujours penchés à votre oreille, parlant bas, mais distinctement. Socrate n'en avait qu'un; moi j'en avais deux, qui se nommaient *Raison* et *Nécessité*. Le premier, se tenant du côté droit, m'empêchait de faire mille choses qui, m'étant agréables, manquaient d'utilité ou pouvaient me nuire de telle ou telle façon. L'autre, plus impérieux encore et se tenant du côté gauche, ne me laissait le plus souvent nul choix de mes actes, m'envoyant là ou là sans me consulter, et faisant de moi une force aveugle que l'on portait où il fallait, sans qu'elle sût pourquoi.

C'est ainsi que, lancé par la nécessité dans une voie qui n'était pas la mienne, la raison m'y retint chaque fois que j'en voulus sortir; et le bon M. Patrice, dont le foyer hospitalier fut mon oasis au milieu du désert, le bon M. Patrice, approuvant la conduite que me faisaient tenir les génies, ne cessait de ranimer mon courage et d'ouvrir sa tabatière en répétant le fameux : « Ça viendra, mon enfant. » Même il arriva une chose assez singulière, un tout petit événement, dont l'oasis fut le témoin silencieux.

Le mot qui me reconfortait dans mes défaillances semblait ne faire qu'un avec la prise de tabac; si bien que ma sympathie passa de l'un à l'autre. Je m'accoutumai insensiblement à les mêler, à les confondre; et un certain jour que par plaisanterie mon respectable ami me présentait sa tabatière ouverte, j'eus l'imprudence de saisir entre le pouce et l'index un peu de cette nicotiane qui, au seizième siècle, causa en France tant de divisions, fit faire des lois, infliger des amendes,

et pour couronner l'œuvre finit tout simplement par corrompre les juges.

Illustre Jean Nicot! tu eusses mieux fait en ne présentant pas à la Médicis, de triste mémoire, cette plante, nommée d'abord *herbe à la reine*. Nul homme n'eût inventé la tabatière, M. Patrice ne m'eût pas donné un exemple funeste, et j'eusse épargné à ma jeunesse une faiblesse dont je n'ai jamais eu le courage de me repentir!

Hélas!... à peine avais-je entrevu les trompeuses délices que les Iles sous le Vent livrèrent au vieux monde, et déjà mon esprit séduit, subjugué par la poudre enchanteresse, blâmait le génie familial, la raison, qui désapprouvait ce subit entraînement. Le bon M. Patrice lui-même, cause innocente du mal, prit ce jour-là encore le parti du génie contre lui, il me gronda. Je me mis à rire, le cœur était pris! J'allai le soir même acheter pour mon compte du tabac; mais peu hardi sur ce terrain, je me bornai au vulgaire cornet renfermant le précieux narcotique.

Voilà pourtant comment naissent les passions! Cela fait frémir. Une simple rencontre dans une oasis; une plaisanterie, et, qui plus est, la plaisanterie d'un sage. C'en fut assez pour me faire contracter une habitude réputée fâcheuse par ceux qui ne l'ont pas, et pour me faire par suite risquer mon avenir... oui, mon avenir! Lecteur, ne m'imitiez pas.

Comme je faisais des milliers d'additions, parce qu'ainsi le voulait le génie de gauche, il advint naturellement que je pris des années; que la carrière de mes épaules devint ce qu'elle est restée; que ma position, sans être plus amusante, fut meilleure, et que, hélas! le bon M. Patrice arriva à ces limites de l'âge où si peu de nous parviennent. Un jour il me dit :

« Mon enfant, tu as trente ans, et j'en ai quatre-vingts; tu montes et je descends; il te faut chercher femme. »

J'ouvris les yeux fort grands. J'avais pensé cela mille fois, et il n'en était rien résulté, sinon un sourire ironique du génie de droite qui me disait : — Quelle folie insigne! Se marier quand on est toujours sur les routes, sans foyer, sans fortune... Tais-toi.

Je me taisais. Cette fois, un autre formulait cette pensée : Il te faut chercher femme. Et cet autre était un Nestor! Je voulus répondre convenablement, et je ne trouvai pas une parole pour traduire des idées qui me venaient par centaines. Le vieux Nestor ne m'en comprit que mieux.

« Je le savais, dit-il, tu ne désires que cela, mon cher Henri. Eh bien! je t'ai trouvé une gentille petite femme, et si elle t'agréa, la chose est faite. »

Je me remuai dans mon fauteuil et je toussai. Quelque habitude que je fusse à la rapidité des voies ferrées, M. Patrice me menait avec une telle vitesse que j'en perdais la respiration. Il y avait je ne sais quoi qui bourdonnait à mes oreilles;

tout mon sang se portait au cerveau, et je devins rouge comme un élève de sixième qu'on est en train de gronder.

Mon vénérable ami sourit finement, et voyant que la surprise et l'espérance produisaient en moi le mutisme, effet singulier, il commença un dialogue charmant où, faisant les demandes et les réponses, il arrangea tout si bien qu'au point final je me trouvai aux trois quarts marié, le quatrième quart dépendant de la partie adverse.

Il allait rondement, le bon M. Patrice. Faisant foin d'une douzaine de *mais* que je lui servis, il m'apprit en riant que ma femme était sa nièce. Je tombai d'étonnement en étonnement. « C'est, me dit-il, une gentille enfant, toujours de bonne humeur. »

A ce dernier mot mon château en Espagne, l'Espagne tout entière, mon jardin, ma luzerne, ma bibliothèque, les chenets, tout m'apparut dans un nuage; et refoulant ce qui restait de conjonctions dans ma tête, je fus au moment de prononcer de confiance la célèbre interjection dont se forme ce nœud gordien qui n'a pas trouvé d'Alexandre.

Nestor retint ma bouillante jeunesse : « Tout beau, mon fils, dit-il, — il m'appelait souvent mon fils; dans ces occasions je me prenais pour Antilope, — tout beau, tu vas encore plus vite que moi. Il faut d'abord se voir, causer un peu, savoir si l'on se conviendra! »

Ces mots prudents calmèrent mon agitation fébrile. Il fallait se résoudre aux préliminaires avant de conclure ce long traité de paix.

Trois jours après il y eut une entrevue, scène palpitante d'intérêt où chacun tremble de son côté et fait comme s'il n'avait pas peur. Les choses commencèrent fort bien; c'est toujours ainsi. La seconde entrevue fut contrainte et froide. La jeune fille était grave et même triste. La troisième entrevue fut glaciale et faillit me faire tomber malade. Le vieil oncle passa une mauvaise nuit. Dès le lendemain, il y eut une explication qui amena la plus étrange découverte...

On prétend qu'à Paris on vit comme on veut, à l'abri des cancanes de petite ville? Ce n'est pas vrai. La renommée aux cent bouches avait divulgué mon secret, mon unique passion. Mademoiselle *** croyait avoir une rivale, et, sentant une répulsion dont elle ne pourrait triompher, elle disait bien carrément :

« Non. »

Mon saisissement ne fut surpassé que par mon indignation! Qui donc avait parlé? Je n'avais jamais prononcé devant personne un nom dont j'aurais pu rougir en présence d'une fiancée. D'ailleurs, elle n'avait pas de nom, cette prétendue rivale... ce n'était qu'un cornet! En aucun temps ma passion, toujours contenue, ne m'avait porté à un acte aussi grave que l'achat d'une tabatière. Oh! quel injuste soupçon! N'étais-je pas résolu à faire un holocauste de ce qui aurait pu

déplaire au regard de ma future compagne?... Eh bien! elle avait dit *non* sans une ombre d'hésitation.

M. Patrice me déclara que la jalousie de sa nièce, sur ce point, était sérieuse, et qu'elle n'admettait pas qu'une fille de vingt ans, presque une enfant échappant aux jeux de l'adolescence, épousât un monsieur prenant du tabac!...

Du tabac!... Elle prononçait ce mot, me dit M. Patrice, avec un tel mépris, que Jean Nicot en fût mort de chagrin. Je me gardai d'en faire autant, et, arrachant de mon cœur un sentiment inconsideré, le seul qui eût égaré ma jeunesse, je prêtai serment, un pied en avant et les bras étendus, comme les trois Horaces. Oui, ce fut un serment. Le tabac fut maudit! Je jurai que jamais une tabatière ne franchirait le seuil conjugal, et mon âme loyale enveloppa dans sa malédiction le cornet lui-même.

Mon bonheur était à ce prix. Le sourire, la bonté, la gentillesse payèrent mille fois mon léger sacrifice, et le bon Nestor nous offrit l'hospitalité quand nous eûmes été bénis.

Comme vous le pensez, je n'en continuai pas moins à inspecter et à refaire des additions. Ma jeune femme demeura sous la protection de son oncle; elle était orpheline; il n'y avait eu pour elle aucune transition entre le couvent et les douces occupations du ménage. Elle soignait avec affection et reconnaissance le cher vieillard que nous aimions, et, tout en le soignant, elle m'attendait.

On dit qu'il y a de grandes joies dans l'attente! Je veux vous croire, gens heureux qui n'attendez pas grand-chose, ou qui n'attendez pas longtemps. Quant à moi, j'ai le regret de n'avoir su trouver qu'ennuis et tristesses entre l'adieu et le retour.

Ce demi-bonheur dura quelques années. Le cher oncle si bien soigné, si paisible, vivait de cette vie sans émotions qui convient seule à l'extrême vieillesse. Il n'était plus la lumière qui me guidait, mais la veilleuse qui me gardait mon trésor... Un soir, elle s'éteignit, cette veilleuse fidèle! Nos larmes entourent la mémoire de celui qui nous a servi de père, et qui a voulu laisser à ma compagne tout ce qu'il a possédé en ce monde.

Cependant, ma femme, jeune encore, ne pouvait rester seule. Elle désirait me suivre; j'y consentis, car ma vie était devenue un peu plus stable, et, en élevant elle-même nos filles, elle pouvait trouver dans les grandes villes où l'on m'envoyait ce qui était nécessaire à tous: quelques relations et des ressources en ce qui concerne les arts d'agrément.

Changeant absolument d'existence, j'étais bien plus heureux; mais point de demeure fixe, point de meubles à nous, point de lieu dont on pût dire positivement: c'est *ma chambre*; si nous le disions en nous trompant, la saison prochaine nous

voyait chercher ailleurs un foyer, et toujours un foyer d'emprunt. C'était une des conditions de ma carrière, et mes génies familiers me défendaient de la quitter.

Il est vrai que le génie de gauche avait considérablement modifié son ton, depuis que le bon M. Patrice nous avait fait ses héritiers; pourtant il avait soin de me souffler dans l'oreille que nos filles seraient mieux élevées, mieux dotées, et par suite mieux mariées, si j'avais le courage de mener, pendant un certain nombre d'années, une vie qui ne me convenait pas.

Au fond, cette carrière était sûre, et, tout au bout, l'on apercevait ce doux et câlin fantôme qui nous tend les bras par-delà l'âge mur, et dont chaque jour nous rapproche: je veux dire la retraite.

La retraite, c'est le but final des rouages vivants d'une administration. C'est ce but que vise tout père de famille qui se laisse diriger par le génie de droite. Quand la faiblesse humaine lui dit: « Assez, assez, repose-toi, laisse là tes ennuis, tes préoccupations, tes responsabilités; » la raison couvre la voix de la faiblesse et se résume

en lui criant: « Malheureux! tu perdras ta retraite! »

Ainsi me disait la raison, et ma femme s'en faisait l'écho, bien que la vie nomade fût aussi opposée à ses goûts qu'aux miens. Quand un homme voit que la raison et sa femme sont du même avis — ce qui arrive souvent — il n'a plus qu'à donner sa signature.

C'est pourquoi j'ai continué, pendant trente ans bien comptés, à faire ce qui ne me plaisait pas... Je vous disais bien que c'était possible.

Enfin j'arrive à cette bienheureuse retraite! Nos filles étaient mariées et fort heureuses; nous pouvions, tout en les revoyant souvent, vivre un peu à notre guise, élever *pour de bon* ce château en Espagne tant de fois édifié en esprit, et ruiné sur l'heure... tout cela veut dire planter nos choux. O choux! qui eût prévu les obstacles suscités entre vous et nous par cette famille Azote, signalée tout d'abord comme la famille la plus nombreuse et la plus gênante qui fut jamais?

M^{me} DE STOLZ.

(La suite au prochain Numéro.)

REVUE MUSICALE

Dimitri.

Musique de chant. — Musique d'ensemble.

L'histoire et les romanciers n'ont pu savoir la vérité dans le grand drame russe dont on a fait un opéra en cinq actes et sept tableaux, poème de MM. Henri Bornier et Armand Silvestre, musique de Victorin Joncières.

Ivan IV, le Terrible, est mort en laissant la régence de l'empire à Boris Godounoff. De ses deux fils en bas âge, l'aîné a suivi de près son père dans la tombe. Boris n'a pas hésité à sacrifier l'autre à son ambition. Il a donc chargé le comte de Lusace de tuer le jeune Dimitri.

Le comte de Lusace a-t-il fidèlement exécuté cet ordre sanguinaire, ou n'a-t-il frappé qu'un enfant obscur pour sauver le rejeton royal? C'est un point qui n'a jamais été connu. Toujours est-il que quinze ans plus tard, c'est-à-dire au début du premier acte, nous trouvons le vrai ou le faux Dimitri dans un couvent, où le comte de Lusace vient le chercher pour l'opposer à Boris et le placer sur le trône de Russie.

L'ingrat Boris n'a tenu aucune de ses promesses. L'ambition déçue de son ancien complice s'est mise au service des rêves de gloire de la princesse Wanda, qui aime Dimitri, et veut à son tour ceindre le diadème impérial. Malheureuse-

ment pour l'altière princesse, le jeune prince ne l'aime pas; il a donné son cœur à la belle Marina.

Cependant Dimitri, instruit du secret de sa naissance, a trouvé dans l'Ukraine d'ardents et nombreux partisans. Grâce à l'appui du roi de Pologne, il a rassemblé une armée considérable, et le voilà devant Moscou, la capitale de son empire. Poursuivi, traqué, chassé de place en place par les armes victorieuses du prétendant, le perfide Boris est venu chercher un dernier refuge dans la ville sainte. Il n'y trouve que la trahison et bientôt la mort. Vengé de ses persécuteurs et désormais sans rival, Dimitri peut tenir dans ses mains le sceptre impérial des tzars et partager son trône avec celle que son cœur a choisie, la douce Marina.

C'est l'heure de ce grand triomphe qu'attend l'implacable Lusace. Il faut que Dimitri renonce à son rêve, il faut que Wanda soit impératrice. S'il refuse de signer le pacte, malheur à lui! Pour le précipiter du trône où son caprice l'a fait monter, Lusace n'a qu'un mot à dire: Dimitri n'est pas Dimitri; le second fils d'Ivan soit mort comme le premier, et l'homme qui le remplace n'est qu'un vulgaire imposteur. Sous le coup de cette menace terrible, Dimitri chancelle, et soudain, dans un transport sauvage, il frappe Lusace en

pleine poitrine; mais sa main tremblante a mal dirigé l'arme meurtrière, et le moribond, recueilli par Wanda, va tout à l'heure se dresser vivant entre le trône et le meurtrier.

Nous voici dans Moscou. Les vitres du Kremlin scintillent aux lueurs du jour naissant. Dimitri se prépare à marcher à l'autel; son mariage avec Marina va s'accomplir. Quelques instants encore, et les mains de l'archevêque Job vont consacrer l'union des fiancés, et poser sur leur front la couronne moscovite. Mais les paroles empoisonnées de Lusace, semées dans le peuple, ont déjà fait leur chemin; le doute s'est glissé dans la foule au point de devenir certitude; aussi, lorsque le tzar triomphant veut monter les marches de l'église, l'archevêque adjure la veuve d'Yvan de jurer sur l'Évangile que Dimitri est bien vivant.

A cette sommation inattendue, elle s'arrête, elle hésite. C'en est trop. Son trouble involontaire a prononcé l'arrêt de Dimitri. Lusace comprend que son œuvre est mûre, et d'un coup d'arquebuse il étend sa victime aux pieds de ce peuple capricieux, qui l'acclame :

A mort l'imposteur!

A mort l'usurpateur!

M. Joncières nous semble avoir suivi et adopté l'école de Wagner. Il est incontestable que la marche triomphale du cinquième acte, inspirée par Wagner, évoque dans toutes les mémoires le souvenir de la fanfare retentissante de Lohengrin. D'un autre côté la chanson :

J'ai pour toute philosophie

rappelle le corbeau de Schubert, et la cavatine :

Si Dieu, Marpha, qui nous compte les heures...

ne nous remet-elle pas en mémoire la phrase de Wolfram dans le *Tannhauser*?

O du, holde Abendstern.

On pourrait citer encore beaucoup de réminiscences, qui indiquent de la part de l'auteur un goût évident pour l'éclectisme.

L'inspiration se soutient cependant avec une certaine abondance originale, dont on doit tenir compte au compositeur.

Il y a d'abord un chœur de soldats victorieux d'un grand effet :

Hourra! gloire aux Cosaques!

puis une marche de Bohémiens russes qui débute par une charmante ritournelle :

Les Isiganes, à perdre haleine

Vont par les monts, vont par la plaine.

Nous devons citer une espèce de lied mélancolique et ravissant, dans le duo :

Pâles étoiles,

Calmes charmants.

qu'on a redemandé d'une voix unanime.

Cette douce mélodie est une vraie perle musicale et n'a rien emprunté à personne.

Le deuxième acte débute par un chœur d'une excellente facture :

Palais plein de lumières.

sur lequel les violons brodent d'élégantes arabesques.

Le finale de cet acte dont la phrase principale :

Amour, verse en mon âme

La joie et l'espoir vainqueur.

a été fort remarqué.

Dans le court récit du roi :

Rassemble tes soldats, va chercher la couronne.

il y a une strette énergique et tout à fait remarquable. Il se trouve dans le troisième acte un passage très-pathétique; c'est le chant de la mère retrouvant son enfant :

Voici mon fils, voici mon fils!

La scène où le tzar victorieux demande au ciel le pardon de son crime, est extrêmement palpitante et admirablement comprise par le musicien.

Le quatrième et le cinquième actes ont plus de valeur que les autres. Beaucoup de morceaux de bonne facture y sont semés. Mais l'espace restreint du journal ne nous permet pas de donner de plus longs détails. Nous invitons donc nos lectrices à aller entendre l'ouvrage de M. Joncières qui, dégagé, espérons-le, du système de Wagner, est appelé à prendre rang parmi les meilleures compositions de notre époque.

Mademoiselle H. Wild, auteur de la charmante valse *les Deux Sœurs*, qui a paru dans l'un de nos derniers numéros, vient de publier une composition pour chant et piano, intitulée : *le Langage du Rossignol*.

Écrit dans un diapason moyen, ce morceau convient à tous les genres de voix. Il est rempli de fraîcheur et de jeunesse, mêlées à une légère teinte de mélancolie.

Simple comme la mélodie, l'accompagnement est sobre; mais il s'y trouve de belles successions d'accords. Parfois il chante à l'unisson de la voix, ou bien il la soutient par une seconde partie du meilleur style. Nous sommes donc assurée, en la recommandant à nos lectrices, que cette gracieuse page ne pourra que leur plaire infiniment.

Puisque nous en sommes à mademoiselle Wild, n'oublions pas de mentionner ici deux *Ave Maria* de sa composition, qui ont obtenu de réels succès pendant le *Mois de Marie*, où ils ont été exécutés dans plusieurs solennités religieuses. Le n° 1 est écrit pour mezzo-soprano, le n° 2 pour soprano. C'est celui-là que nous préférons et recommandons particulièrement; son caractère moins grave, tout en restant religieux, plaira davantage. Il se trouve, à l'accompagnement, des combinaisons harmoniques des plus heureuses. La mélodie est conduite largement, avec une certaine hardiesse qui rend ce morceau à la fois brillant et expressif. Ces compositions se trouvent chez Durand-Flaxland. MARIE LASSAYEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

COMPOTE DE PÊCHES AU VIN DE BORDEAUX

Plongez des pêches dans l'eau bouillante, jusqu'à ce que la peau s'ôte facilement, ouvrez-les, ôtez-en le noyau et roulez-les dans du sucre en poudre; arrangez-les dans un bocal à large ouverture, un lit de pêches, un lit de sucre en poudre, quelques fraises et framboises par-ci par-là; laissez-les pendant une demi-heure; puis, versez au-dessus de bon vin de Bordeaux, jusqu'à ce que la pêche baigne, fermez le bocal; deux ou trois heures après, dressez les pêches dans un compotier et versez dessus tout ce que contient le bocal.

GELEE D'ORANGES

25 grammes de gélatine, 20 grammes de sucre, le jus de six oranges et le zeste de deux; mettez ces ingrédients dans un moule de gâteau rempli d'eau aux deux tiers, laissez fondre sur le feu, passez au tamis de soie et laissez refroidir dans un saladier.

Fouettez cette gelée avec une fourchette ou un fouet de buis jusqu'à ce qu'elle soit comme une bouillie; reversez-la dans le moule, placez dans de l'eau très-froide ou, de préférence, dans de la glace. Laissez prendre, démoulez et servez.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Pas un nuage au ciel, ma chère amie! Un azur implacable remplit l'étendue; un soleil plus implacable encore embrase toutes choses; et, tandis que les lézards eux-mêmes trouvent que c'est assez et presque trop d'incandescence, l'eau s'évapore dans les citernes, les sources tarissent par la plaine et l'encre sèche dans mon écritoire. Il y en reste assez, cependant, pour abreuver le bout de ma plume; mais peut-être vaudrait-il mieux pour toi que la sécheresse fût complète, et que cette plume, à bout de ressources, demeurât inactive, car je ne me sens pas en verve aujourd'hui: la chaleur m'ahurit, m'énervé, m'hébète, me stupéfie!...

Je me laisserais envahir par la mauvaise humeur si ce n'était point absurde; je m'abandonnerais à l'impatience comme une mule taquinée par les mouches, si ce n'était point coupable; et je me dispenserais très-volontiers de t'écrire si je t'aimais moins. Mais je t'aime en égoïste, hélas! c'est-à-dire que je cherche mon plaisir avant le tien. Or, mon plaisir étant de causer avec toi, je me demande à peine si ma façon de le faire, avec 35 degrés de chaleur à la clé, ne te sera point insupportable, et je commence, si lourdement que ce soit. Mets la somnolence, l'insuffisance et même « les absences » sur le compte de la température.

C'est très-commode de la rendre responsable

d'un tas de choses désagréables; aussi le moyen est-il employé généralement. Mais, en dépit de l'usage et même de l'abus, il ne vieillit point; on le produit comme s'il était neuf et il conserve un succès qui ne s'épuise pas. On y recourt pour s'excuser soi-même, pour rassurer autrui, pour expliquer le présent, etc., etc.: on a les nerfs malades en hiver; le froid seul en est cause! ils deviennent plus malades encore en été; la chaleur joue ce mauvais tour! On malmène ses domestiques, on réprimande ses enfants à tort et à travers, on est maussade avec son mari. Qu'y a-t-il d'étonnant à tout cela: la température est si contraire! La mayonnaise ne prend pas; la crème tourne; les confitures sont manquées; cela devait être: par un temps si orageux!

Qu'il fasse beau, vraiment beau un seul jour de l'année, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes: plus de névralgies ni d'impatiences; plus de bronchites ni de sombres pensées; plus d'embarras gastriques ni de mariages manqués!

Mais le malheur est qu'il ne fait jamais beau, non, jamais au gré de tout le monde: quand les uns se déclarent à peu près satisfaits, les autres s'affligent et s'irritent, et toujours il s'élève, parmi les vapeurs de ce monde, des voix mécontentes pour accuser la Providence...

O Providence paternelle! douce Providence!

que vous êtes miséricordieuse de ne pas vous en formaliser davantage et de dispenser toutes choses à votre gré, sans vous préoccuper autrement de nos vœux contradictoires et de nos ingrates récriminations! S'il vous plaisait de satisfaire chacun, où en seriez-vous? ou plutôt, où en serions-nous, hélas! nous qui aspirons si souvent à ce qui nous serait fatal?

Ce qui me serait fatal, par cette chaleur d'été, c'est la visite que j'avais projetée hier; heureusement, je n'y « aspirais » que d'une manière assez calme et j'y renonce facilement: pour me rendre chez madame Serre, il m'eût fallu descendre, en plein soleil, de mon aire un peu isolée, suivre un long faubourg sans ombre, traverser deux places sans arbres, m'inonder enfin de tant de chaleur, m'imprégner de tant de poussière que le plaisir de l'entrevue en eût diminué d'autant.

Madame Serre est une aimable femme dont le mari, chef de service dans une administration publique, habite notre petite ville depuis six mois. Des amis communs ont tout naturellement amené nos relations: nous nous sommes réunis pour parler d'eux; c'est une si grande bonne fortune que de pouvoir s'entretenir des absents avec qui les aime!

Cette jeune femme me plaît parce qu'elle est sérieuse sous son enjouement, spirituelle et bien élevée; je ne m'abandonne pas toutefois sans résistance à la sympathie qu'elle m'inspire. Elle est ici aujourd'hui; mais elle n'y était pas hier; et demain, où sera-t-elle? La vie nomade des fonctionnaires en fait des amis à redouter: on les perd si vite! nous autres, indigènes des résidences de début, nous assistons incessamment à leur défilé.

Ils arrivent, s'installent, déménagent et s'en vont! D'autres leur succèdent pour exécuter les mêmes mouvements dans le même ordre, et cette lanterne magique devient vite monotone dans sa variété.

Nous entrevoyons parfois une individualité qui nous attire; nous admirons au vol une intelligence brillante; nous devinons un grand caractère dans la courte durée d'une apparition; nous nous sentons attirés par une famille errante, mais le groupe ou l'individu ont à peine touché barre qu'ils remettent à la voile pour continuer leur incessante navigation vers l'inconnu...

Une promesse de souvenir, une larme dans les yeux, des adieux rapides, des mouchoirs blancs agités sur le quai de la gare et d'autres mouchoirs blancs agités à la portière d'un wagon, jusqu'à ce que le train disparaisse, et tout est fini!

On s'écrit de part et d'autre pendant quelque temps; puis les lettres deviendront forcément plus rares; puis la correspondance cessera et l'on se perdra de vue. Voilà ce que nous pressentons au début de toutes relations avec la colonie administrative; et c'est peu encourageant, n'est-ce pas?

Mais, de ce que ces relations précaires doivent se terminer par de brusques séparations; de ce qu'elles entraînent inévitablement des regrets parfois lourds à porter, ou bien l'oubli, pire que ces regrets, nous ne nous croyons pas le droit de fermer notre porte aux nouveaux venus ni de les condamner à l'isolement.

Hospitaliers sans précipitation, parce que l'expérience de la vie nous apprend qu'il est dangereux de se lier trop vite, si nous ne recherchons pas avec trop d'empressement les étrangers, du moins ne les évitons-nous pas non plus. Juifs-Errants des administrations, exilés du lieu natal, orphelins de leurs familles, ils ont besoin de rencontrer sur leur route un peu de sympathie et de ne point se sentir seuls partout. Notre bon accueil leur rend un reflet de la patrie absente, de la famille lointaine; mais, nous aussi, nous pouvons recevoir d'eux quelque chose, même à leur insu, même malgré eux! Les enseignements foisonnent pour qui sait voir et comprendre; il suffirait presque d'assister à la vie des autres pour apprendre à vivre soi-même, et Dieu sait si les sujets d'étude nous manquent ici! Quelle diversité de personnages! Quelle variété de types!

Ne me dis point que, dans les grandes villes, les personnages sont bien autrement divers, les types bien autrement variés. A Paris, que savez-vous, que pouvez-vous observer des gens que vous effleurez au passage? Que savez-vous de ceux mêmes avec lesquels vous entrez en relations? Ce qu'ils veulent bien vous en laisser voir, et voilà tout.

Il leur plaît de jouer tel rôle, de porter tel masque; vous les regardez sur les planches, acteurs plus ou moins habiles. Une fois la scène jouée, vous ne les suivez pas dans la coulisse pour interroger leur vrai visage et entendre leur voix naturelle. Mais dans nos bourgades aux maisons de verre, dans nos petits centres où les contacts sont inévitables et fréquents, nous savons à quoi nous en tenir.

— Avez-vous lieu de vous en féliciter? me demanderas-tu.

— Franchement... pas toujours; et, pour y voir de plus près, nous ne découvrons point tout en beau, je l'avoue. Mais il y a des compensations, chère amie; tout s'équilibre en ce monde: les vertus d'autrui nous excitent à de louables tentatives d'imitation; les défauts du prochain nous éclairent sur les nôtres; et si ces défauts foisonnent jusqu'à nous décourager, si les meilleurs d'entre nos frères ont encore plus de taches que le soleil; si nous acquérons cette conviction douloureuse que les diamants humains recèlent tous leur paille, prendrons-nous à cause de cela l'humanité en mépris? Non, car nous ne valons pas mieux qu'elle, et le droit de censure ne nous appartient point. Nous constaterons seulement que l'humanité est infirme. Nous lui devons dès lors notre pitié, notre indulgence, mieux encore que





Juillet 1876

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Nº 4057

Costumes et Etoffes des Magasins du Petit St Thomas, Rue du Bac, 27 et 28.
Tricots de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle St Germain, 42.
Mouchoirs de la Compagnie Irlandaise, rue Crochot, 36.
Eventails artistiques de la maison Alexandre, Boulevard Montmartre, 14.
Machines à coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 70.

Ayuntamiento de Madrid

cela ! et nous l'aimerons quand même. C'est si fortifiant d'aimer, de compatir !

Voilà des généralités qui m'ont bien éloignée de madame Serre, en attendant qu'elle s'éloigne de moi plus complètement elle-même. Mon mari parlait hier d'un remaniement administratif qui déplacerait sans doute le sien... Encore un départ à l'horizon ! Quelle étoile filante remplacera cette comète ? Quelle autre femme fera les honneurs de ce salon, où nous avons vu le fauteuil de la maîtresse de maison si diversement occupé ?

Ah ! chère amie, c'est bien bizarre à observer, va, cette succession de familles étrangères les unes aux autres sous le même toit ; le cadre et le tableau, tout change de face en un clin d'œil : tantôt ce salon avec ses tentures sombres, ses meubles anciens, ses tableaux de maîtres à grand air ; tantôt c'est un bazar où se heurtent les objets les plus disparates ; pas une ligne sobre ou gracieuse, pas une nuance de bon goût ! Aucune harmonie entre la forme et la couleur !

Une autre fois, c'est le désert, le vide et la pauvreté, ou bien l'austérité et la sécheresse ; on s'y sent froid et l'on y parle tout bas...

Oui, c'est bien étrange, ces maisons banales n'appartenant à aucun de ceux qui les habitent... cela tient le milieu entre le caravansérail et le toit de famille ; cela rappelle à la fois l'auberge et le foyer paternel. C'est tout cela, et cependant ce n'est rien de tout cela. Ah ! si ces murs pouvaient parler, comme disent les bonnes gens, que de choses ils raconteraient !

Ceux qui servent aujourd'hui de cage à madame Serre ont enfermé déjà, sous mes yeux, des oiseaux voyageurs d'espèces bien différentes. Surgissez des profondeurs d'un passé déjà vieux de quelques années, ombres disparues.

Salut au premier occupant, dont l'apparition remonte à l'époque de mon mariage : c'était un vieux gargon, un ancien beau qui croyait toujours l'être ; cependant il se sentait venir des rhumatismes et cherchait une femme... pour les soigner. Égoïste, avare et content de lui, quel bijou de mari ce doit être, s'il a rencontré enfin la victime à son usage !

Vint ensuite une famille de patriarches où les enfants se comptaient par le nombre d'années de

mariage. On y était toujours entre deux naissances : l'émotion de celle d'hier était à peine calmée, que l'on se préparait à celle de demain ; aussi n'avait-on guère le temps de songer à autre chose, pas même à s'installer dans les résidences diverses où le mari poursuivait sa carrière administrative ; on y mangeait debout ; on y travaillait en marchant ; on y dormait par terre. Quel désordre et quel tohu-bohu !

Un ménage sans enfants, succédant à cette tribu, se fraya difficilement un passage dans l'appartement entre les hochets oubliés et les débris de berceaux. Ce fut une installation laborieuse et méthodique : gens d'ordre dans la petite acception du mot, gens de ménage dans toutes les acceptions, monsieur et madame n'éprouvaient qu'une antipathie : celle du grain de poussière ; ils ne ressentaient qu'un amour : celui de la ligne droite. Tandis que madame mettait des bourses aux chandeliers, monsieur alignait régulièrement les fauteuils le long du mur et leurs cœurs battaient à l'unisson (pas celui des fauteuils).

Nous avons vu passer ensuite un pauvre père de famille veuf et malade. Le fille aînée le soignait tendrement, élevait ses petites sœurs, tenait la maison dans un ordre parfait et... pâlisait à la tâche... Que sont-ils devenus ?

Maintenant les tentures soyeuses recouvrent les murailles ; les meubles artistiques encombrant la maison ; les objets de prix scintillent sur les étagères ; les fleurs s'épanouissent aux embrasures des fenêtres, dans la profondeur des cheminées, au bord des jardinières suspendues, sur les marches de l'escalier, dans le demi-jour des vestibules, partout enfin où madame Serre, sur le nom de laquelle on pourrait faire à cette occasion un abominable jeu de mots, trouva une place pour de la verdure et des parfums. Mais les fleurs animées, les fleurs parlantes qui balbutient : Maman ! ces fleurs-là manquent encore à cet intérieur ; hélas ! il manque toujours quelque chose aux bonheurs de ce monde !

Le mien serait complet sans la distance de cent cinquante lieues qui nous sépare, ma chérie... Mon cœur la franchit du moins pour te porter les plus tendres souvenirs de ta fidèle

FLORENCE.

MODES

Les tuniques ou polonaises étant la forme préférée dans les costumes du jour, il est facile de donner cet aspect à ceux qui sont composés d'un corsage et d'une jupe séparés. Il s'agit simplement d'adapter les plis et relevés de la seconde jupe, aux basques du corsage.

Au lieu d'être montée sur un ruban de fil,

autour de la taille, cette jupe se placera en dessus du corsage au bas des basques ; elle y sera maintenue par des agrafes s'attachant à des crochets placés de distance en distance.

Les pans de derrière de la jupe, plus ou moins allongés et découpés, devront être fixés de la même façon sur la queue du jupon de dessous

afin de pouvoir être pris dans la main qui relèvera le tout ensemble, quand on sort à pied; car maintenant, les jupons se font presque tous à queue.

Cette manière de fixer par des agrafes seulement les pans d'une tunique ou d'une petite jupe sur un jupon, a l'avantage de pouvoir utiliser ce jupon avec n'importe quelle toilette et permet encore de simplifier les choses quand il est question de voyage.

Le jupon de faille noire est toujours très-pratique, et peut rendre les plus grands services. Peu d'étoffe et de couleur avec lesquelles il ne s'associe; mais il va surtout bien avec le blanc, toujours fort en vogue, n'importe en quel tissu: damassé de soie ou de coton; gazes résilles, gaufrées, granitées, lamées, en un mot plus ou moins façonnées ou brillantes; barège, alpaga, crépon, foulard, piqué ou percale.

Les jupons de velours noir sont assez tombés dans le domaine du commun.

Les costumes d'été se font souvent tout en pareil, et les poches persistent à en être un des principaux ornements. Quand la tunique est relevée un peu haut sur le côté, l'extrémité de la poche, et souvent la poche tout entière, se trouve placée sur le jupon de dessous; on les entremêle de longs nœuds de ruban. Elles sont quelquefois composées d'un lé entier d'étoffe plissée en long, très-pincée dans le bas sous un nœud flottant.

Le blanc s'orne de noir, et le plus souvent de blanc.

La dentelle de tout genre s'emploie en ornements. — Il se fait toujours des tuniques tout en broderies; celles faites au métier ne sont pas très-chères et font un assez joli effet, mais celles brodées à la main sont d'un prix très-élevé.

On voit de charmantes blondes de soie de couleurs qui ornent admirablement bien les toilettes de foulard uni. Il y en a de toutes nuances.

Il se fait de fort jolies mantilles et petits fichus à fond de blondes étoilées ou à divers semis; c'est un joli complément de costume pour les eaux et les bains de mer.

J'ai vu, à cette même destination, deux charmantes toilettes blanches. L'une, choisie par une jeune fille, est en alpaga blanc très-fin, devant être portée le jour sur un jupon de soie noire, et le soir au Casino, avec un jupon de même alpaga à petits volants plissés. La tunique est lacée par derrière et ouverte devant par un carré un peu haut. Le tour, l'ouverture et la poche sont garnis d'une valenciennes haute de deux doigts; nœuds de ruban du même blanc à la poche, aux manches, qui sont demi-longues, et aux draperies de derrière; petit bouquet de boutons de roses au corsage.

La deuxième toilette, portée par une jeune femme élégante, est en foulard uni blanc ivoire.

Le jupon a quatre petits volants mélangés: deux plissés et à têtes frisées, deux posés à gros

tuyaux, sans têtes. Le corsage-cuirasse est lacé et ouvert par devant. Le lacet ne commence qu'au bas de l'ouverture et sur un petit gilet bas, brodé de fils d'argent. Les oilets sont en métal d'argent, et le lacet en petite ganse ronde de soie blanche.

Jupe à gros plis en travers allant en s'inclinant vers le côté droit. Le devant de cette jupe est garni au bord et deux autres fois, à distance égale, d'une haute blonde de soie blanche dont la tête est formée par trois petits galons de fils d'argent. Par derrière, la jupe resserre bien et se drape en dessus du corsage, où elle est fixée par une très-grosse cordelière de soie et d'argent retombant, avec deux beaux glands, au milieu de pans allongés, garnis de blonde et de galons d'argent. Le bas de ces pans doit être attaché sur la queue du jupon. Manches demi-longues avec nœuds en cordelière argentée. Galons d'argent et blonde blanche en garniture, ainsi que dans l'ouverture du corsage, et en ornements à la poche qui est également retenue par une cordelière à glands.

Bouquet de fleurs des champs au côté et dans les cheveux. — Mantille de blonde fixée par une étoile d'argent. — Soulier en peau mordorée avec boucles d'argent ou de strass. — Gants de Saxe blancs.

La dentelle blanche s'emploie en garniture même sur des étoffes foncées de couleur; sur le noir, c'est très-élégant et très-distingué. C'est un des plus jolis ornements pour les toilettes des femmes âgées.

J'ai vu à leur usage une fort jolie robe de soie gros bleu garnie de dentelle de laine blanche; le mantelet d'étoffe pareille avait une dentelle semblable. Mêmes brides au chapeau, orné de bluets de deux teintes, foncés et clairs.

Beaucoup de costumes d'enfants *gros bleu* et *rouge*. J'aime peu cet assemblage, mais je suis forcée de constater qu'il a du succès.

Ainsi, des robes de popeline de soie à carreaux rouges et bleus, garnies de guipure d'Irlande. Long paletot semblable, et gros nœud de soie bleue ou rouge dépassant le paletot. Chapeaux de paille noire à haute calote pointue, retroussés de côté et doublés de soie d'une des deux couleurs. Fleurs ou plumes au sommet du chapeau.

Moins excentrique le costume de même forme, mais en tissu uni gris clair orné de boutons blancs, de guipure et de nœuds blancs. Le tout en laine ou en faille.

Bottines et gants en peau grise.

Chapeau de paille grise avec plume blanche.

Toujours les longs paletots étroits.

Sur les toilettes blanches, les paletots sont blancs ou en cachemire bleu ornés de même couleur ou brodés et garnis de blanc.

Le foulard blanc les habille admirablement et s'emploie aussi en larges nœuds se plaçant toujours fort bas.

La percale blanche leur compose de délicieuses petites toilettes : jupe plissée à gros plis et garnie d'une assez haute dentelle torchon qui, naturellement, se trouve aussi plissée. Corsage plat et manches courtes. — Long paletot en percale. Même dentelle torchon autour, aux poches, et à un grand col carré. Large nœud de soie gros bleu, mêmes petits nœuds sur les poches et aux manches.

Chapeau petite cloche, en paille blanche avec plume gros bleu tournant tout autour de la calotte

Gants gros bleu. — Bottines en peau mordanée. — Petites chaussettes blanches.

Le même modèle est aussi charmant en écarlate. Dentelle de même teinte. Ceinture marron. — Bottines en peau jaune. — Bas bruns. — Plume du chapeau marron.

En toile grise, c'est peu salissant. En batiste rose ou bleue avec dentelle blanche, large nœud de faille blanche et ornements bleus ou roses aux chapeaux ; c'est élégant et de bon goût.

Les bas de couleurs assortis aux costumes sont toujours en vogue pour les enfants, filles ou garçons. Les chaussettes sont adoptées pour les plus petits, pendant la chaleur.

VISITES DANS LES MAGASINS

La forme du corset a bien souvent varié. Les deux extrêmes sont la ceinture et le corset-cuirasse.

Notre journal a souvent traité les questions relatives à ces différents genres.

Mais le point essentiel, quelle que soit la longueur du corset, est la qualité du busc.

On sait combien de tentatives ont été faites pour en obtenir un dont le haut soit mince, le milieu flexible et le bas bien courbé.

Tentatives toujours infructueuses jusqu'ici.

Aujourd'hui, nous sommes heureux d'annoncer que le résultat tant cherché a été réalisé de la façon la plus simple, par madame Emma Guelle, fabricante de corsets, 39, boulevard Saint-Martin.

Son busc articulé, qu'elle garantit *incassable*, est formé dans le haut par un ressort très-mince.

Viennent ensuite plusieurs feuilles encore plus minces de l'acier le plus fin dont la superposition produit tout à la fois la résistance et la flexibilité nécessaires. Un ressort très-ferme et bien courbé le termine comme tous les autres buscs.

Bien couvert de peau, inaccessible à la rouille, ne blessant et ne fatiguant jamais la poitrine, même la plus délicate, ce busc se prête à tous les mouvements du corps.

Madame Guelle a créé pour les corsages à la mode, cuirasses et polonaises, un corset-cuirasse d'un genre tout nouveau, auquel elle adapte son busc articulé.

Ce corset se termine par une mignonne petite ceinture se serrant à volonté et d'une façon si simple que le tout séduit par son élégance et sa légèreté. Les prix sont très-moderés.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilettes du magasin du Petit-Saint-Thomas, 33, rue du Bac.

Modes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Costume en foulard rayé. — La première jupe est ornée dans le bas d'un plissé en taffetas uni, surmonté d'un volant froncé en foulard. Polonaise en foulard garnie d'un plissé en taffetas, et relevée derrière avec des nœuds en faille. Poche plissée avec nœud en ruban à la pointe. Manche avec deux plissés dans le bas, retenus par une draperie avec nœud. — Jaquette (1) sans manches, ouverte dans le haut et ornée d'un revers, volant plissé autour. — Chapeau en paille anglaise ; bavolet plissé en faille de la nuance des ornements de la robe et doublé de faille crème ; dessus, cache-peigne en muguet mêlé de touffes de camélias grenat ; coques en rubans de deux couleurs ; voile en gaze ; dessous, guirlande de muguet et de camélias.

Deuxième toilette. — Costume en toile batiste avec rayure à jours. — Jupe en batiste unie avec deux vo-

lants plissés, séparés par une garniture en broderie anglaise ; la traine est ornée d'une deuxième garniture en broderie anglaise. — Polonaise garnie d'un plissé uni et garniture en broderie anglaise ; elle est relevée derrière, drapée et ornée de nœuds en ruban ; la garniture en broderie anglaise du corsage forme col derrière et retombe devant ; elle est retenue au milieu par un nœud. La manche est ornée d'un plissé avec une garniture en dedans, et d'un nœud sur le dessus de la manche. — Chapeau en paille de riz orné dessus de coques de rubans, et derrière d'une traine de bluets mêlés de folle avoine ; dessous, guirlande de bluets et folle avoine.

Toilette de petite fille de 3 à 5 ans. — Costume en piqué avec garniture brodée. — Jupe plissée à gros plis derrière. — Robe (1) demi-ajustée ; larges poches derrière avec gros pli retenu par un nœud ; la robe est boutonnée derrière, décolletée en carré devant et derrière, et ornée d'une berthe ; la garniture de la berthe descend devant en formant tablier ; elle est ornée de nœuds au milieu ; manche courte ouverte sur le dessus de la manche. — Guimpe plissée et manche en

(1) Le patron de cette jaquette sera publié le 16 juillet, dans les éditions verte et orange.

(1) Ce patron sera publié le 16 juillet, dans les éditions verte et orange.

mousseline. — Chapeau en mousseline froncée formant une garniture à gros tuyaux tout autour; il est orné au milieu d'une branche de roses. — Souliers découverts en peau blanche avec talons; bouffettes en ruban sur le dessus.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

PETITE BANDE en point damier. On peut faire ce dessin en toute nuance; la bande est bordée d'un rang de point byzantin, tout droit, et de deux rangs de point croisé.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

DENTELLE LACET à jours et points dentelle Renaissance.

CARRÉ filet guipure, chiffre entouré d'une guirlande. (Voir pour les autres initiales l'alphabet paru en juin, au verso de l'enveloppe de la boîte à timbres.)

PETITE PLANCHE DOUBLE DE TRAVAUX

PREMIÈRE PLANCHE (1^{er} CÔTÉ)

DESSIN, GUIPURE RICHELIEU, pour bas d'aube, nappe d'autel ou rideau.

2^{me} CÔTÉ

PAULINE avec guirlande, plumetis et cordonnet; on peut supprimer la guirlande.

ENTRE-DEUX POUR MOUCHOIR, guipure Richelieu.

DESSOUS DE VASE, appliques et broderie orientale en laine, sur drap militaire.

SECONDE PLANCHE (1^{er} CÔTÉ)

FOND en tapisserie par signes.

2^{me} CÔTÉ

ÉCRAN DANNIÈRE en guipure Richelieu; cet écran fait pendant à celui publié dans le cahier de juin.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

Exercice militaire.

SEPTIÈME CAHIER

FICHU paysanne. — Écusson avec R. S. — Paletot Louis XV. — Costume de baby de deux à quatre ans. — Duster, cache-poussière. — Costume de petite fille de quatre à six ans. — Dessin soutache. — Store. — Garniture. — Pouff à dossier. — Garniture. — Six fonds tapisserie pour pantoufles. — Casaque Louis XV pour dame âgée. — Costume en sicilienne. — Entre-deux. — Costume en vigogne d'Oxford. — Entre-deux.

PLANCHE VII

1^{er} CÔTÉ

DUSTER, cache-poussière.

FICHU PAYSANNE.

Page 1,
septième cahier.

2^{me} CÔTÉ

PALETOT LOUIS XV.

ROBE POUR BABY de 2 à 4 ans.

Page 1,
septième cahier.

RÉBUS



Explication du rébus de Juin : *Petite cuisine agrandit la maison.*

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.